

30
huitième année, N° 18

Bibliothèque de l'Université
de Liège. — Périodiques

30, Juil 1928
Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal MERCIER

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

Sommaire du vendredi 27 juillet 1928

Léon Harmel

Lettre à M. l'abbé Pecquet, curé de Bétaumont

La sainteté du curé Pecquet

Les origines du peuple russe

Jeunesse fantôme

En marge de la télévision

« Le voyageur étonné »

Un anniversaire

La poésie de guerre de Louis Mercier

Les idées et les faits : L'impérialisme financier. — Belgique. — Italie, Mgr. L. Picard.

Georges Legrand

Alexandre Masseron

Paul Cazin

L. L. Dousse

J.-P. Godmé

J. Tiffieux

Paul Halfants

Comte Perovsky

José Vincent

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220.50. Compte chèque postal : 489.16.

**Commandez en confiance
vos charbons
à la firme**

L. DE TOLLENAERE

16 RUE JÉSUS - ANVERS
Tél.: 301.68-326.90-520.71-520.83

QUI LIVRE LES MEILLEURS CHARBONS SOIT REMIS EN
CAVE SOIT FRANCO GARE AU GRÉ DE L'ACHETEUR
ANTHRACITES POUR CHAUFFAGE CENTRAL ET FEUX CONTINUS
CHARBONS DE CUISINE DE PREMIER CHOIX SANS FUMÉE
COKE SANS ÉMANATIONS POUR CHAUFFAGE CENTRAL
ET GRANDS POÊLES D'ÉGLISE

RÉFÉRENCES ECCLÉSIASTIQUES DE PREMIER ORDRE

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . . fr. 504,657,742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de
375 villes et localités importantes du pays.

VOLKSBANK VAN LEUVEN

(Banque Populaire de Louvain)

Rue de la Monnaie, 9 LOUVAIN

Capital : 30.000.000 francs.

Réserves : 7.300.000 francs.

19 SUCCURSALES ET AGENCES

Toutes opérations de banque, de bourse et de change
aux meilleures conditions

LOCATION DE COFFRES-FORTS

**CREDIT
ANVERSOIS**

SOCIÉTÉ ANONYME

SIEGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

176 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulevard Royal

Banque - Bourse - Change

La revue catholique des idées et des faits

Léon Harmel

Lettre à M. l'abbé Pecquet, curé de Bétaumont

La sainteté du curé Pecquet

Les origines du peuple russe

Jeunesse fantôme

En marge de la télévision

« Le voyageur étonné »

Un anniversaire

La poésie de guerre de Louis Mercier

Les idées et les faits : L'impérialisme financier. — Belgique. — Italie, Mgr L. Picard.

Georges Legrand

Alexandre Mas-eron

Paul Cazin

L.-I. Dousse

J.-P. Godmé

J. Tillieux

Paul Halflants

Comte Perovsky

José Vincent

La Semaine

♦ Nous voudrions souligner, ici, deux incidents récents de ce qui reste toujours le plus grave problème de notre vie nationale : la question flamande. On entend dire assez couramment que « Ça va mieux ! », que « Ça s'apaise ». Nous n'en sommes pas aussi sûrs. Nous croyons même que sous un calme apparent un lent travail de corrosion se poursuit sans relâche. Et nous ne cessons de répéter que l'ignorance des milieux dirigeants, à Bruxelles surtout, est grandement responsable de la perversion des mentalités en Flandre.

Donc à Bruges, lors de la joyeuse entrée du Duc et de la Duchesse de Brabant, quelques évergumènes ont jeté une note discordante dans une journée de chaud enthousiasme. Des hurluberlus ont sifflé. Ils ont acclamé Borms et l'amnistie et conspué la Belgique. Ne s'étonneront-ils pas ceux qui, depuis trop longtemps, font l'autruche quand ils ne posent pas aux matamores.

Les choses en Flandre étant ce qu'elles sont — que l'on nous comprenne bien, s'il vous plaît — les choses en Flandre étant ce qu'elles sont, il est heureux que les incidents brugeois se soient produits.

L'incompréhension et les erreurs de trop de Belges apportent journellement, peut-on dire, de l'eau au moulin extrémiste. Parce qu'on n'a pas su résoudre une bonne fois l'irritante querelle linguistique, on a laissé se développer, en pays flamand, une atmosphère trouble et morbide. De dangereux idéalistes, des nationalistes fougueux ont su exploiter les équivoques et entretenir les malentendus. Il est salutaire que les bons patriotes, c'est-à-dire l'immense majorité des Flamands, sachent qu'ils courent le risque de se laisser égarer par des révéurs et par des fous. Tant mieux si les nationalistes sifflent la Famille Royale ! Tant mieux s'ils s'attaquent ouvertement à la Belgique ! Ce faisant, ils se discréditent et ils se suicident... Leurs folies et leurs excès ouvriront les yeux aux moins prévenus.

Mais si vous souhaitez ardemment que la Belgique reste unie, si vous voulez que les Flamands restent de bons Belges, ne vous contentez pas de crailleries indignées. Ce n'est pas une vaine fanfaronnade verbale qui résoudra l'angoissant problème. Il importe de s'appliquer une bonne fois à **comprendre** et à **aimer** nos compatriotes flamands. Si tous ceux qui se croient patriotes aimaient sincèrement la langue flamande, la culture flamande, leurs frères flamands, il n'y aurait plus de querelle, car un tel amour conduirait bien vite à l'entente nécessaire.

Et voilà qui nous amène à parler du second incident auquel nous faisons allusion plus haut.

A l'interpellation frontiste sur les incidents de Bruges, le ministre répondit en flamand.

M. Destrée lui demanda de vouloir bien résumer sa réponse en français. Très justement, M. Carnoy, soutenu par M. Jaspar, s'y refusa. Et M. Destrée de dénoncer cette « preuve de dédain vis-à-vis des Wallons », de « dédain intolérable pour la langue française ». Et il prétendit « voir dans la réponse de l'honorable Premier Ministre une étape nouvelle de la conquête flamande !... »

Absurde, direz-vous. Oui, et criminel aussi, au moins aussi criminel que de conspuer la Belgique ou de siffler le Duc et la Duchesse de Brabant.

Comment ! Vous prétendez travailler à la paix linguistique et

vous vous récriez quand, pratiquement, on reconnaît aux deux langues nationales les mêmes droits ?

♦ La nouvelle loi militaire, que discute actuellement la Chambre, menace-t-elle, par ses dispositions linguistiques, de diviser l'armée et le pays ? D'aucuns le redoutent. On nous affirme, d'autre part, que le recrutement régional existe de fait. Que « l'instruction complète du soldat se donne dans sa langue maternelle » (art. 4) nous paraît une disposition fort heureuse, comme aussi le bilinguisme des officiers.

Nous ne parvenons pas à nous convaincre que l'unité du pays puisse être menacée par ce qui intensifie la vie régionale, par tout ce qui accroît la vie flamande du peuple flamand, tandis que nous sommes persuadés que cette unité si chère à tout cœur patriote court de grands dangers si on persiste à traiter tout ce qui est flamand comme inférieur en quelque manière à ce qui est français.

Et puis notre territoire est si exigu, les déplacements et les contacts sont tellement fréquents, que l'on se demande si les adversaires du régionalisme n'exagèrent pas. Enfin le séjour à la caserne est si court que le « mélange », ou le « non-mélange » ne peut guère, semble-t-il, avoir l'importance qu'on lui attribue.

♦ La durée du temps de service ! Qu'il est donc triste et éccœurant, après une invasion et les horreurs de quatre années de guerre, d'entendre discuter, si, pour se préparer à défendre leur pays, les jeunes Belges s'entraîneront pendant huit mois ou pendant six mois !...

Que sera la prochaine guerre ? Comment s'y préparer ? Comment assurer à la Belgique une défense efficace ? Questions atrocesment angoissantes que les élus de tous les partis devraient examiner et travailler à résoudre dans un grand élan de zèle patriotique. Et nous voyons la politique et l'électoratisme envahir ces questions-là comme les autres...

♦ Deux cent mille Allemands s'en furent chanter à Vienne, et, sous prétexte de musique, on espère bien avoir hâte l'heure de l'Anschluss.

Demain, un Deutschtum renforcé de l'Autriche menacera la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Italie...

Il paraît que c'est l'Allemagne qui a perdu la guerre...

♦ « En 1914, la démocratie n'a pas empêché la guerre, mais c'est elle qui a gagné la guerre... ». « Partout la démocratie triomphe. Les peuples se sont donné des institutions démocratiques. »

Prenez la Chambre pour une salle de meeting, et ses collègues pour des primaires, M. Vandervelde leur a décoché ces bobards quelque peu démodés.

Et la démocratie politique vient de subir un bel échec encore. Pour sortir de difficultés inextricables, pour pouvoir s'organiser et se développer normalement, pour éviter les excès néfastes de la lutte des partis, l'Egypte, à peine née au parlementarisme, a éprouvé le besoin de s'en débarrasser pour trois ans.

♦ Le Sénat français refuse toujours d'accorder le droit de vote aux femmes. Bravo ! Ce Sénat est illogique, c'est entendu, car le suffrage féminin est bien dans la ligne du suffrage universel pur et simple, inorganisé, mais être illogique dans l'erreur, c'est retourner, ne serait-ce que d'un pas, vers la vérité.

Un prodigieux animateur du mouvement social catholique

Léon Harmel

dit " le bon Père „

Il y a environ deux ans la Maison Spes éditait un volume intitulé *Portraits de catholiques sociaux*; série de conférences données à l'Ecole des sciences sociales et politiques de Lille. En parcourant cette galerie, l'on s'arrêtait avec prédilection devant la physiologie de Léon Harmel que le R. P. Guittou avait dessinée d'un crayon vigoureux et profondément sympathique. Déjà, dans ces pages consacrées au « Bon Père », le R. P. Guittou nous faisait part du projet caressé amoureusement : une biographie complète, détaillée, de ce grand remueur d'hommes et d'idées. Depuis, le projet nous avait été plusieurs fois confirmé; l'œuvre était attendue avec impatience par tous ceux qu'intéresse, que passionne, l'histoire du mouvement de réforme sociale catholique au XIX^e et au XX^e siècle. La voici, cette œuvre imposante en deux forts volumes, agrémentés d'illustrations, aisés à lire en dépit de leurs quelque sept cents pages⁽¹⁾. Le lecteur qui les ouvrira aura bien de la peine à s'en séparer; il en voudra prendre toute la substance, goûter tout le charme, éprouver tout le bienfait. Il faut ranger cette biographie à côté des plus belles que nous ait laissées le maître qu'était Mgr Baunard. Le P. Guittou, qui nous avait donné antérieurement la vie d'un extraordinaire « preneur d'âmes », Louis Lenoir, semble avoir repris la plume tombée des mains de l'ancien recteur de Lille : pareil éloge nous dispenserait de tout autre.

Avec la vie du patron du Val-des-Bois, vie qui s'étend sur les trois quarts du XIX^e siècle pour ne prendre fin qu'au début de la guerre, c'est toute l'histoire du mouvement social catholique en France à l'époque contemporaine qui se déroule sous nos yeux. Et quand je dis « en France », entendez qu'on ne peut retracer la genèse de la réforme sociale dans ce pays sans évoquer mainte figure belge, italienne, voire anglo-saxonne, sans faire revivre tout un aspect des pontificats de Léon XIII, Pie X, Benoît XV, surtout lorsque le centre du tableau est un personnage de l'envergure d'Harmel, dont l'influence a rayonné très loin et très intensément, qui a eu le souci constant de se tenir en étroite liaison avec les dirigeants des autres pays et particulièrement de demeurer en contact intime avec Rome.

Vous concevez dès lors ce qu'une pareille étude recèle de richesses, quand elle est bien menée, — et elle l'est excellemment — avec sûreté d'information, curiosité des facteurs multiples qui s'entrecroisent, connaissance des doctrines, impartialité scrupuleuse, ordonnance de l'exposition, attention à soutenir l'intérêt par de nombreuses anecdotes où les positions respectives se concrétisent, où les caractères apparaissent en plein relief.

Ce manieur d'hommes, dont S. Em. le cardinal Vannutelli, dans une lettre-préface dit qu'il avait beaucoup lu et de très près dans les âmes « fut d'abord et avant tout un grand fileteur, issu d'une famille vouée de génération en génération à l'industrie et qui, après une période de dur et ingrat labeur, fixée au Val-des-Bois, sur les bords gracieux de la Suipe, non loin de Reims, connut une prospérité magnifique, solide et durable.

Un instant ballotté entre l'attrait d'une vocation sacerdotale et la sollicitation d'un apostolat laïque, il prie, médite, prend

conseil et opte pour le monde, se marie, connaît neuf fois le bonheur de la paternité, voit mourir tout-à-coup son admirable épouse, et, le cœur broyé mais l'âme sereine et confiante dans l'héroïsme du sacrifice, voue dès lors toute son énergie — énergie invincible — tout son entrain — entrain joyeux même dans l'épreuve, cette énergie et cet entrain qu'il tenait de ses parents — d'une part à ses enfants et petits-enfants, à ses frères et à son vieux père, à ses ouvriers et aux familles de ses ouvriers, d'autre part à l'Eglise, au rapprochement des classes, au relèvement moral et matériel de la multitude ouvrière. Parmi les innombrables œuvres au service desquelles il se dépensa corps et âme jusqu'à l'âge de quatre-vingt-deux ans, il aimait à en citer trois : les pèlerinages ouvriers à Rome, les congrès du Tiers-Ordre franciscain et les congrès ouvriers.

Au lendemain de la mort de sa femme, il écrivait à un religieux ami : « Que la volonté de Dieu soit bénie ! Avec l'aide de vos bonnes prières, mon très cher Père... nous essaierons de rebâtir une autre demeure : mais cette fois non seulement Dieu y sera, mais Il y sera seul, et tout le reste y sera en Lui et pour Lui, mes chers enfants, toute ma famille si affectueuse pour moi et notre grande famille ouvrière, tous y seront aimés en Jésus et pour Jésus, tandis que Jésus y sera aimé pour Lui seul. Tels sont les projets et les desirs qu'a fait naître en mon cœur la terrible épreuve que Dieu m'a envoyée ».

Au seuil de sa quatre-vingt-deuxième année, contemplant le passé d'un regard, il dira : « L'apostolat était visiblement la voie que Dieu m'imposait. Pour m'y attirer, Il m'a fait réussir les entreprises les plus audacieuses, j'oserais dire les plus téméraires ».

« Manifestement, ajoutait-il, le Sacré-Cœur a seul agi. J'ai essayé de me dérober. Il y avait en moi deux hommes, un qui voulait, l'autre qui ne voulait pas. Celui-ci en était venu à jalousier les infirmes que leur situation met hors d'état d'agir. J'ai dû lutter contre ce sentiment de lâcheté doublé d'une invincible timidité. La parole publique m'impressionnait péniblement; loin de la désirer, j'y aurais renoncé avec joie... mais je montais sur ma bête et la forçais à marcher. Le Bon Maître me mettait au cœur assez de courage pour dominer la nature. »

Harmel fut-il vraiment aussi rebelle qu'il veut bien le dire aux impulsions apostoliques de la grâce ? On en doute quand on lit le récit détaillé de sa vie et l'on est tenté de chercher le secret de cette confession, dans cette grande humilité qu'il avait acquise au prix d'efforts quotidiens, car, cette vertu-là, il semble que la nature ne la lui avait pas départie; chasteté et pauvreté volontaire paraissent lui avoir coûté moins de combats. Mais, quant à « monter sur sa bête et à la forcer à marcher », Harmel s'y connaissait ! L'obstacle, ainsi qu'il aimait à le répéter, était pour lui « un moyen plutôt qu'une entrave » : c'est qu'il était de la race des forts. Harmel est un rare type de force morale. Nous savons déjà à quelle source il alimentait cette force.

On ne peut méconnaître que le tempérament naturel prédisposait Harmel à l'optimisme.

Il avait reçu en partage une vigueur physique peu commune, disons même exceptionnelle; à travers les cruelles et nombreuses

(1) Chez Spes, Paris.

épreuves qui l'atteignirent sa santé ne s'altéra point. Un heureux atavisme faisait de lui un boute-en-train jamais las. S'acharnant à la tâche, il déclarait à des collaborateurs qu'il éreintait : « moi, je ne connais pas la fatigue ».

Aussi prêchait-il à tous ceux qui l'approchaient, en exemple et en paroles, l'amour du travail et le mépris du jeu; tout pètri qu'il fût de spiritualité, il estimait le gain matériel, mais le gain obtenu par le travail productif et non par l'ignoble spéculation boursière dont nous sommes les spectateurs et les dupes : sur ce point il se serait parfaitement entendu avec un prince de l'industrie américaine, Carnegie, dont les conseils à la jeunesse sont plus que jamais opportuns. L'esprit d'initiative qui caractérise les anglo-saxons lui plaisait; il s'intéressait même aux entreprises scolaires de Demolins.

Non plus que les besognes écrasantes et conjuguées de l'industriel et de l'homme d'œuvres, les oppositions, les contradictions, les critiques, les imputations fausses — elles ne lui furent pas épargnées et lui vinrent parfois de très haut et des rangs même de ceux que par principe il respectait — rien ne put jamais ébranler sa confiance, altérer sa bonne humeur, refroidir son ardeur. De même que les saints, il voyait en tout cela des bénédictions, bénédictions pour sa personne et pour ses entreprises industrielles et sociales.

De l'optimisme il en avait pour lui et pour les autres; les lettres qu'il écrivait à des amis, à des prêtres meurtris ou aigris par de douloureux conflits sont débordantes, non seulement de résignation, mais de joie chrétienne. A tel qui se plaignait de procédés blessants, il aime rappeler le mot de Notre-Seigneur devant Pilate : « Tu n'auras sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait pas été donné d'en haut ».

Vieillard, il continue à suivre avec sympathie les innovations heureuses; nulle prévention chez lui à l'endroit des jeunes; bien au contraire, il les encourage et les aiguillonne; c'est ainsi qu'il applaudit aux débuts de Marc Sangnier et aux premières campagnes du « Sillon ». Il ne médit pas de son temps; il l'aime malgré ses erreurs et ses faiblesses parce qu'il y a du bon en toute époque et aussi parce qu'on n'agit que pour autant qu'on ne désespère pas du succès et enfin parce que notre temps est celui où la Providence nous a voulus. « C'est la première fois de ma vie, écrit en 1913 un visiteur du Val, que je rencontre un vieillard qui ne regrette point le passé et qui soit enthousiaste du présent. »

Harmel était foncièrement bon. En dépit du droit d'aînesse, le titre de « bon père » lui fut justement attribué quand mourut celui auquel le Val-des-Bois l'avait d'abord décerné. Sa bonté native, épurée et dilatée par l'éducation, par l'expérience de la vie, par la souffrance acceptée et bénie, rayonnait et se répandait à tout instant, d'abord dans le cercle de la famille qui comptait déjà en 1911 soixante-quatorze enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants, ensuite parmi ses ouvriers et les familles de ses ouvriers groupées auprès de l'usine; puis elle allait trouver au loin des amis à reconforter, des malheureux à consoler, des infortunes de toute sorte à soulager.

Que de traits charmants le biographe a semés à travers son récit pour nous manifester la bonté d'Harmel! Il nous l'a montré vieillard, au milieu des enfants, distributeur d'un sac de bonbons qui se renouvelle quotidiennement, partageant leurs jeux, protestant que « rien ne l'ennuie » que « rien ne le dérange ». Le maître du Val-des-Bois pratique l'hospitalité à la manière des patriarches bibliques. On y voit se succéder des princes de l'Eglise d'Europe ou d'Amérique — un cardinal Gibbons défenseur des « chevaliers du travail »; un Mgr Fagnéux, dont l'activité religieuse et sociale remplit le diocèse de Reims et déborde au-delà; — des séminaristes en congé, des prêtres en quête de repos, d'aumônes, de conseils, des théoriciens et des praticiens de la sociologie, professeurs ou industriels, ouvriers aussi bien que bourgeois. A la table de famille où s'alignent habituellement de vingt-cinq à cinquante convits on est toujours le bienvenu, qu'on soit riche ou pauvre, le cœur en joie ou en deuil, mais les moins fortunés et les plus éprouvés sont sûrs d'un accueil particulièrement cordial.

Au milieu des discordes, si néfastes aux catholiques français, il s'en va répétant : « Travaillons à unir. La persécution fera-t-elle ce miracle?... La mentalité des catholiques est affreuse... ils passent leur temps à se déchirer ». Il pratique à la lettre le mot d'ordre que lui avait donné un jour le P. Lepidi : « Soyez un homme d'action. Quand on vous attaque, ne répondez jamais ». Il prie pour ses adversaires personnels, et même pour les persécuteurs de l'Eglise, tout en les combattant avec l'ardeur d'un Macchabée. « Chaque jour après la communion, dit-il, je fais une prière spéciale pour les gouvernants; Loubet, Combes, Rouvier, etc... Saint Paul a obtenu un terrible changement dans Saul devenu saint Paul. Qui sait si nos modestes prières n'obtiendront pas aussi quelque résultat? Cela n'empêche pas de défendre nos droits. Nous le faisons avec d'autant plus d'intrépidité et de résultat que nous injurions moins nos adversaires. »

* * *

On a beau être robuste, optimiste, bon et dévoué par tendance native; les amertumes de la vie, le contact des hommes ruineront vite les plus belles promesses si l'optimisme, la bonté et le dévouement n'ont que des ressorts naturels. Ajoutez que la grâce seule peut donner à nos aptitudes premières une orientation décisive vers le bien, et surtout faire passer en actes surnaturellement bons ce qu'elles recèlent de possibilités encore moralement indéterminées.

C'est de ce point de vue notamment que la vie d'Harmel devient une incomparable leçon, leçon vécue, la meilleure des leçons. Il y a tel et tel chapitre de l'ouvrage du P. Guittou dont un chrétien pourrait faire durant des mois le thème de sa méditation quotidienne, et je suis sûr qu'il en extrairait un suc toujours nouveau.

* * *

Dès le début de son apostolat laïque Harmel apparaît homme de prière, fervent de la Sainte-Eucharistie, de la communion fréquente et de l'adoration, en même temps qu'homme de sacrifice, amoureux de la croix de son divin maître et de ses propres croix.

Piété tendre, affectueuse, ingénue et confiante comme celle d'un enfant, se jetant dans le cœur de Notre-Seigneur à la manière que prêchait notre excellent P. Petit à ses retraitants de Tronchiennes (1), piété nullement mièvre, ni romantique cependant, mais forte, nourrie de lectures où la raison comme le cœur, l'âme tout entière trouve son compte. Il pratique beaucoup les traités de ce maître trop oublié de nos jours, que Venillot aussi tenait en haute estime, le Père Faber; souvent il parle de son *Tout pour Jésus*, comme d'un livre de chevet. L'ascèse franciscaine l'enchantait et quand il cherche à discerner, parmi les « grâces innombrables » dont il est comblé, la plus grande, celle qui a eu l'influence déterminante sur sa vie d'homme fait, il se répond à lui-même : « Je dois convenir que c'est le tiers-ordre... Dès lors, ma vie, mon apostolat ont été imprégnés de la mentalité franciscaine, de son imperturbable optimisme et de ses enthousiasmes ». Aussi devait-il se réjouir de voir les espérances fondées par Léon XIII sur le Tiers-ordre franciscain. Lorsque, par l'encyclique *Auspilium concessum* est du 17 septembre 1882, le Pape évoque l'idée d'une orientation sociale des fraternités, Harmel travaille d'allégresse et — chez lui l'idée passant aussitôt en acte — il offre son concours.

(1) Voir *La biographie du P. Petit*, par le P. LAVEILLE. Ed. du Museum Lessianum, 1927.

Les fidèles du P. Petit croiront l'entendre à travers ces lignes d'Harmel : « Je ne suis jamais seul. J'ai toujours Jésus avec qui causer. On me traite parfois de mystique; bien au contraire, je suis horriblement pratique. Dans les affaires, les ennuis sont fréquents. Quand j'en ai trop, je les partage en les confiant à Jésus. Je lui demande son avis : « Vous y réfléchirez et demain à la communion vous me ferez la réponse. » Le bon Dieu doit aimer qu'on agisse de la sorte. Quand j'apprends par d'autres les ennuis et les difficultés de mes enfants, cela me fâche beaucoup. J'y vois comme une marque de défiance... J'imagine que le bon Dieu pense de même. »

GRAND PÈLERINAGE en TERRE SAINTE

sous la direction du R. P. ROMUALD, Père Augustin de l'Assomption (Assomptioniste)

Départ le 13 Août 1928

S'adresser aux PÈLERINAGES EDGARD DUMOULIN, 147, BOULEVARD ADOLPHE MAX, 147, BRUXELLES

L'esprit de sacrifice, Harmel n'eut pas à chercher loin pour en faire l'apprentissage et le porter à un degré héroïque. Veuf à quarante et un ans, père de huit enfants (1), dont deux lui furent ravis dans le plein épanouissement de la jeunesse, atteints dans la personne d'un gendre, puis d'un frère, tous deux collaborateurs précieux et chéris, Harmel n'hésite pas, sous chaque coup, à baisser la croix nouvelle. Quand il a aidé les siens à faire une sainte mort, il se retrouve debout, consolant les survivants, soucieux seulement d'utiliser la souffrance « selon le beau mot de saint Augustin que Bourget rappelait dans un de ses plus célèbres romans. Les lettres qu'il adresse à des intimes en ces jours de deuil n'ont d'égaux que dans la correspondance de Louis Veuillot. Il conduit sa fille Maria au couvent des Clarisses de Paray-le-Monial et dit : « Pendant que nous sommes sur la terre, ne vous gênez pas avec nous, bien-aimé Jésus. Que notre vie soit rongée de soucis et de chagrins si vous devez en être glorifié. Mais embrassez de votre amour les cœurs de nos enfants ». Il écrit à sa chère religieuse : « Aie pitié de ton papa et prie le bon Dieu de prendre prétexte de ma bonne volonté apparente pour sanctifier ma vie. Les semaines passent comme un éclair, les mois fuient comme des heures, sans que rien ralentisse la course vertigineuse qui entraîne ma vie depuis quelque temps. Aussi j'aspire au repos. *Cupio dissolvi et esse tecum*. Je désire le repos auprès du Bien-Aimé. D'ici-là, qu'il fasse de moi ce qu'il voudra. Tout est bien pourvu que nous nous retrouvions tous ensemble au rendez-vous ». Et encore : « J'estime la souffrance ici-bas le premier des biens. Nous aurons le temps là-haut de jouir et de nous réjouir. Il ne sera plus temps de gagner. Soyons donc avares pendant que nous sommes dans le temps de la moisson ».

La conviction l'avait pénétré tout entier que la souffrance est, selon un mot du P. Faber, un de ces mots dont le génie chrétien a le secret : « La monnaie d'or de Dieu ».

A mesure qu'Harmel avance en âge, son intimité avec « le bon maître » se fait plus étroite et plus constante. A la chapelle du Val il aime à remplir les fonctions de sacristain et à tenir l'orgue, les moindres détails du culte s'imprégnant pour lui d'un reflet de la personne de l'Homme-Dieu. Obligé annuellement de passer plusieurs mois d'hiver à Nice dans la dernière période de sa vie, il ne se lasse pas de recueils prolongés en présence du Saint-Sacrement ; il obtient l'insigne faveur de la messe dans sa demeure, et même finalement l'autorisation d'y garder les Saintes-Especies ; dès lors le meilleur de ses jours se passe auprès de Celui qu'il a toujours voulu « premier servi » ; les billets qu'il adresse à sa famille débordent d'amour de Dieu. « Nous comptons, dit-il, faire de notre séjour à Nice une sorte de premières vêpres du Ciel ».

De cette dévotion réparatrice qui unit Harmel à Jésus crucifié la plus exquise et sans doute aussi la plus féconde fleur fut l'association intime, formée un peu avant 1870 et qui joue dans la vie d'Harmel et de plusieurs de ses proches un rôle essentiel.

Intime parce qu'elle n'apparaît au-dehors par aucun signe sensible.

Association de victimes volontaires pour la conversion du monde ouvrier.

« Vous savez, disait Harmel, à un malade, un abandonné, combien le salut des ouvriers est une œuvre difficile. Pour y travailler efficacement, j'ai besoin d'aide. Voulez-vous être mon associé ? une seule obligation : une prière quotidienne où l'on offrirait ses souffrances et sa vie spécialement pour la conversion des ouvriers du monde entier. — A cette intention, ajoutait l'associé, je m'engage, ô mon Dieu, à vous demander chaque jour de m'accepter comme victime volontaire et de me conduire, selon votre bon plaisir, par la voie des croix et des souffrances à la suite de votre divin Fils ».

L'affiliation et la promesse devaient, au préalable, être autorisées par le confesseur.

L'idée qui avait présidé à la formation de cette association intime, c'est la clef de tout l'apostolat social d'Harmel.

Gagner des âmes, et particulièrement des âmes d'ouvriers à Jésus-Christ et, pour les gagner, employer tous les moyens opportuns à l'époque présente, dans le milieu actuel : tel fut son objectif essentiel.

Voilà pourquoi Harmel fut démocrate. Car il doit être compté parmi les précurseurs, les chefs de file de la démocratie chrétienne, en étroite communion de principes — sinon toujours d'expression — avec les Toniolo en Italie, les Pottier, Kurth, Verhaegen en Belgique. J'ai pleinement compris, en lisant l'ouvrage du P. Guittou, cette mention qui m'avait étonné lorsque je l'avais rencontrée brièvement énoncée en des livres antérieurs comme la vie de Maurice Maignen, par Charles Maignen (1), à savoir qu'Harmel avait voulu introduire en France les directives de la démocratie chrétienne belge. A mainte reprise, d'ailleurs, Harmel rend hommage aux initiatives prises et aux résultats obtenus en Belgique en matière d'œuvres ouvrières et surtout de groupements ouvriers autonomes et nous savons gré au P. Guittou d'avoir bien voulu noter ces témoignages dont nous faisons le plus grand cas.

Démocrate — au sens social du mot — Harmel l'était de toute son âme ; ce qui n'était pas banal, dans le monde de la grande industrie aux environs de 1870, vingt ans avant l'encyclique *Recurvarum* et l'expérience de la vie ne fit que confirmer chez lui les convictions démocratiques.

* * *

On peut être démocrate de sentiment ou de raison ou de sentiment et de raison à la fois : c'était le cas pour Harmel.

Plébéien de tempérament, plébéien dans le sang, oui, mais, ayons soin de l'ajouter, sans le moindre soupçon d'antipathie à l'endroit de l'aristocratie. Rappelons-nous qu'un de ses amis les plus intimes dans l'œuvre des cercles fut la Tour du Pin, qui, lui, tout en s'intéressant de près aux problèmes ouvriers, n'avait rien renié des traditions et de l'esprit des vieilles familles françaises. Souvent en conflit sur des points de doctrine avec la Tour de Pin, qu'il estimait trop préoccupé de théorie pure, il ne pouvait s'empêcher de le qualifier : « ami délicieux et séduisant » et de se complaire dans la perspective du cœur à cœur éternel que la vie future réservera à ceux qui se sont aimés ici-bas d'une telle amitié. La prédilection était en effet réciproque : « Je l'aimais beaucoup, disait la Tour du Pin, il a toujours été si bon pour moi ».

Bien des traits amusants témoignent de la sensibilité démocratique d'Harmel ; ainsi la scène, délicieusement contée par le biographe, où l'on entend Elise Veuillot, se scandaliser de ce qu'Harmel évoque un Christ charpentier, aux mains calleuses, tandis que Louis, d'une chambre voisine, rappelle à la bonne sœur Elise ses ascendances ouvrières et villageoises. On retrouve bien là ce même Veuillot qui, à un impertinent trop fier de « descendre des croisés » répliquait : « Et moi, monsieur, je monte d'un tonnelier ! ».

* * *

Mais qu'Harmel allât à l'ouvrier, sans effort, avec plaisir, par un penchant de sa nature, si c'est un trait intéressant pour le biographe, il n'a guère d'importance pour l'historien des doctrines. Aux yeux de ce dernier ce qui compte, ce sont les raisons démocratiques qui informèrent l'apostolat d'Harmel.

Il ne fallut pas beaucoup de temps au perspicace industriel du Val des Pois pour s'apercevoir que l'apostolat individuel était insuffisant : c'était reconnaître la nécessité de créer un milieu favorable, à quoi il s'employa sans retard : construction d'une chapelle au centre de l'usine, transplantation de familles ouvrières, installation de logements sains et attrayants, amélioration du sort matériel de la population par des caisses de secours, écoles, cercles d'agrément, allocations familiales. Harmel fut un initiateur en matière d'institutions patronales. Il faut une « autorité sociale » au plein sens que donnait à ce mot Frédéric Le Play, dont les premiers travaux avaient frappé l'esprit d'Harmel. Son exemple acquerra une immense puissance de rayonnement. Il préludera au grand mouvement qui entraînera nombre de patrons catholiques du Nord. Avec eux, il entretiendra toujours des relations confraternelles, bien que son orientation sociale diffère de la leur en un point qu'il considère comme capital.

* * *

Harmel s'est bientôt convaincu que l'ère du paternalisme est irrémédiablement close, que les groupements ouvriers doivent

(1) Harmel eut neuf enfants. Un mourut en bas âge.

(1) Voir notre analyse dans la *Revue catholique* du 24 juin 1927.

être autonomes tout en poursuivant le rapprochement des divers agents de la production. Il a nettement discerné chez l'ouvrier moderne « cette conscience plus grande qu'il a prise de lui-même » dont l'encyclique *Rerum novarum* parlera plus tard, conscience qui, indépendamment d'autres motifs d'ordre économique ou technique, rend vaines et même néfastes les méthodes de l'ancien patronage. — Comme il avait raison et comme il nous serait facile de citer des patrons chrétiens, aussi généreux que mal inspirés, qui, par leur hostilité systématique aux syndicats chrétiens, ont fait le jeu des socialistes! —

Conseil d'usine, formation d'un patrimoine ouvrier par une sorte d'actionnariat du travail, droit de regard attribué au personnel (sur tout ce qui touche à la discipline de l'atelier), Harmel prévoit et préconise ces institutions, et, ce qui vaut mieux, il les organise chez lui longtemps avant que l'opinion publique en soit saisie et les discute. Son *Manuel d'une Corporation chrétienne*, publié en 1877, fait époque. « Associer les ouvriers au bien qu'on leur veut. » « Pas d'amélioration sociale possible sans le concours de l'ouvrier. » « Le rôle actuel des classes responsables est surtout un rôle d'éducation. » : Tels sont les mots d'ordre qu'il commente sans cesse et qui lui valent mainte critique de la part des retardataires. Quand on lui objecte : « Savez-vous ce que vous faites en élevant ainsi la classe ouvrière? Vous l'organisez contre vous. » Harmel répond : « Ils s'organiseront sans vous. Qu'est-ce que vous y gagnerez? Et, surtout — car c'est cela qui importe — qu'est-ce que Jésus-Christ y gagnera? »

Le syndicat mixte serait l'idéal. Mais l'idéal est-il réalisable *hic et nunc*, ou faut-il se contenter d'y tendre en organisant séparément patrons et ouvriers pour les mettre ensuite en rapport au sein de comités permanents où siègeront leurs délégués? Dans la plupart des cas, la dernière solution est seule pratique. Harmel le croit en France, comme Toniolo en Italie, comme Pottier, Verhaegen, Mabilbe en Belgique.

On s'est parfois imaginé qu'Harmel voyait dans la corporation moderne, l'union du grand patron avec les ouvriers de son usine et qu'il ne concevait pas la corporation telle qu'elle doit être, c'est-à-dire groupant les patrons et les ouvriers d'une profession déterminée. C'est une erreur. Le *Manuel* prévoit les deux modalités et n'en répudie aucune.

La publication du *Manuel* resserra les relations qu'Harmel venait de nouer avec l'*Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers*, où les noms de Maignen, Albert de Mun, la Tour du Pin brillaient d'un particulier éclat. Le nom d'Harmel figurera désormais dans la constellation.

Peu à peu, Harmel se détachera, sur certains points de doctrine, du groupe dit l'école d'Angers, que représentait notamment Mgr Freppel et dont le Belge Charles Perin se rapprochait très fort. Harmel avait souvent applaudi aux déclarations religieuses et sociales de Perin et de l'école d'Angers; mais la gravité et l'urgence des problèmes ouvriers l'amenaient à prendre rang parmi ceux que l'on dénommait alors les « interventionnistes », c'est-à-dire les partisans d'une large intervention de l'Etat, à titre de nécessité temporaire tout au moins, dans la solution des questions intéressant les travailleurs manuels. Soutenue par les grands sociologues catholiques allemands, autrichiens et suisses, comme Hitze, Vogelsang, Lichtenstein, Decurtins; par des Anglais comme le cardinal Manning, par des Italiens et des Belges comme Toniolo et Pottier, aussi bien que par Maignen, A. de Mun, la Tour du Pin, Harmel en France, la thèse dite interventionniste triompha dans les fameux congrès de Liège de 1886 à 1890 et trouva de précieuses confirmations dans les enseignements de l'encyclique *Rerum novarum*.

Harmel fut un fervent de l'œuvre des cercles. Il « grognait » bien un peu, comme il le disait lui-même, parce qu'on y faisait la place trop large aux discussions théoriques et qu'on y passait trop de temps à se désunir à propos de questions que l'on aurait pu laisser à l'avenir le soin de résoudre (1), mais — chose remarquable chez un praticien — ce n'était pas qu'il méconnaît l'importance de la doctrine. Bien au contraire; on le voit prêcher partout la nécessité de cercles d'études, tant pour la bourgeoisie

que pour la classe ouvrière et, par là encore, il est bien en avance sur son temps; nous essayons de réaliser seulement depuis vingt ou trente ans, ce qu'il préconisait dès 1880-1890. Il sait que les idées mènent le monde que des réformes partielles ne satisferont jamais et qu'on ne s'enthousiasme que pour un ensemble doctrinal cohérent et complet; ce que les socialistes, eux, ont parfaitement senti.

La collaboration assidue d'Harmel fut tout profit pour l'œuvre des cercles, ainsi que le P. Guittou le montre très bien. Harmel y apportait son expérience patronale, il orientait vers la grande industrie un groupement d'étude trop spécialement tourné jusqu'alors vers la forme de l'artisanat, il accentuait la note démocratique dans un milieu où l'idée d'une organisation ouvrière autonome était encore, ou bien considérée comme abominable, ou bien traitée avec défiance, non par tous les dirigeants, mais par beaucoup. Lorsqu'en 1912, au déclin de son œuvre chère, A. de Mun dira, non sans un accent de mélancolie : « Nous aimons les travailleurs d'un cœur très loyal et très désintéressé. Je demande que nous les aimions plus fraternellement que paternellement. Je demande que nous les aimions avec une pleine et large confiance en eux », l'orateur ne fera que confirmer une idée favorite au praticien depuis plus de trente ans et à laquelle on aurait dû se rendre plus tôt!

Il va sans dire qu'Harmel ne voulut jamais, non plus que la Tour du Pin ou de Mun, d'une corporation obligatoire où seraient mêlés patrons et ouvriers sans égard à leurs convictions religieuses et à leurs doctrines sociales; la corporation devait être chrétienne, toute pénétrée de religion pour satisfaire aux vues de ce groupe de réformateurs.

Les pèlerinages ouvriers à Rome auxquels Harmel se donna avec enthousiasme — et qui faisaient dire à Léon XIII : « Harmel, vous êtes l'homme de France qui m'avez fait le plus de plaisir! » n'étaient qu'un moyen de former dans la classe ouvrière une élite religieuse, capable de conquête. En lisant les chapitres où le P. Guittou a rappelé la réception au Vatican de ces caravanes ouvrières, on comprend les heures de sainte ivresse qu'a vécues là Harmel, choyé par le Souverain Pontife, en qui son esprit de foi voyait, non pas la personnalité — Léon XIII, Pie X, Benoît XV — mais le représentant du Christ sur terre, au milieu de ces multitudes laborieuses pour qui Léon XIII multipliait les attentions paternelles. Rome exerça toujours sur Harmel une fascination; il y cédait souvent, sentant le besoin de se retremper au foyer de la catholicité, de contrôler la parfaite orthodoxie de ses vues. Nul n'apporta plus de scrupule dans la soumission aux ordres, aux conseils, aux désirs du Pape.

Il en témoigna en toute circonstance, notamment dans l'affaire dite du « ralliement ».

A vrai dire, Harmel ne pouvait être appelé un rallié, puisqu'il n'avait jamais adhéré à la propagande monarchiste, étant persuadé que la monarchie n'avait aucune chance de restauration dans la France du XIX^e siècle et que, partant, le catholicisme ne pouvait que perdre à confondre sa cause avec les destinées d'une forme politique qui n'était pas en faveur. Il n'eût donc pas à rompre, comme A. de Mun le fit héroïquement, avec de vieilles amitiés et des traditions de famille pour suivre les directives romaines, mais il s'employa à propager ces directives et à montrer les raisons qui auraient dû amener tous les catholiques français à s'y soumettre. Hélas, la désunion le remplît de tristesse, sans le décourager, puisque sa vaillance ne devait jamais connaître cette tentation-là.

Ne concevant pas la possibilité actuelle d'autre forme politique que la démocratie, Harmel ne confondit cependant pas, ne mêla même jamais démocratie sociale et démocratie politique. Il savait, dès avant l'encyclique *Graves de communi*, la constante manière de voir de Rome à ce sujet.

Ai-je eu tort d'intituler cet article, où j'ai essayé de donner une idée de la biographie d'Harmel : « Un prodigieux animateur du mouvement social catholique »?

Mystique et réaliste à la fois, l'un et l'autre à un haut degré,

(1) Un conflit provoqua la séparation du groupe d'étude et du groupe d'action dans l'œuvre en 1892.

Harmel est vraiment une puissante personnalité. On a dit de Toniolo qu'il laissait une impression de sainteté. On peut, me semble-t-il, le dire avec autant de raison d'Harmel.

Et de fait, sa vie tiendrait du prodige si l'on ne nous avait révélé « l'intérieur de cette âme d'apôtre. »

Puisse-je avoir convaincu mes lecteurs que le P. Guittou vient d'écrire un ouvrage qui doit être rangé parmi les plus attachants et les plus bienfaisants!

GEORGES LEGRAND,
Professeur d'Economie sociale.

Lettre à M. l'Abbé Pecquet, curé de Bétaumont

CHER MONSIEUR LE CURÉ,

Je me disposais à suivre les conseils de mon cher et éminent ami le R. P. Martial Lekeux, O. F. M., — éminent : parce que c'est un poilu franciscain à grands succès : et il n'y en a pas tant que cela! — je me disposais à prier pour votre conversion et pour que vous deveniez un saint, lorsque j'ai appris, exactement à la page 121 de votre livre (1), que vous aviez environ quatre-vingts ans...

Je vous avoue que j'en ai été, du coup, découragé net : puisqu'il paraît établi, à en croire le R. P. Martial, qui le dit, sans s'en apercevoir, en deux alexandrins :

*Pourquoi faut-il toujours que la grâce accordée
Laisse tant de déchets dans nos mains infidèles?*

puisqu'il paraît établi qu'à quatre-vingts ans vous n'avez pas encore réussi à devenir un saint, j'ai l'idée bien arrêtée que c'est une affaire finie : vous marcherez d'un pas léger sur la trace de vos ancêtres : « Aucun d'eux ne fut canonisé ni n'alla en prison. »

Et encore! Car si je suis à peu près sûr que vous ne serez pas canonisé, et s'il me paraît y avoir des demandes plus sérieuses à adresser au ciel, — celle de la pénitence finale pour votre chef de gare, par exemple, — je suis beaucoup moins tranquille en ce qui concerne la seconde partie de la proposition : votre éloge du briconnage m'a sérieusement inquiété! Il est vrai que le cerf de saint Hubert est de vos amis : mais êtes-vous certain qu'un animal aussi bavard et aussi au courant des progrès de la critique, — encore qu'il les désapprouve, — ait le temps de penser à vous le jour où vous vous ferez pincer par la maréchaussée? Il est vrai qu'ici encore votre grand âge me rassure : le tribunal essaiera d'admettre que les gardes-chasse se sont trompés et, s'il ne peut pas y réussir, il vous fera toujours application de la loi de sursis. Décidément la paille humide ne vous attend pas : ni le cachot, ni l'auréole!

Le R. P. Martial ne réussit pas à s'en consoler! Il voudrait remplacer votre tabatière par une discipline! Allons donc! A quatre-vingts ans! Invitez-le seulement à faire sa prochaine méditation sur la philosophie de l'habitude : c'est une matière qui, comme les sciences ecclésiastiques, a été approfondie par beaucoup de bons auteurs et où vous n'éprouverez aucune difficulté à accabler l'adversaire sous le poids des meilleurs arguments!

Notre cher Franciscain vous écrit encore : « Je vous aurais tant aimé, avec vos jolies qualités, si vous ne vous étiez pas arrêté à mi-côte des collines de Dieu! » C'est une phrase qu'il ne faut pas prendre à la lettre; elle risquerait de signifier que le P. Martial ne vous aime pas : ce qui hurle avec le contexte; elle veut dire simplement que le Père vous aimerait encore plus si vous étiez monté plus

haut... Mais soyez sûr qu'il vous aime déjà beaucoup, sans quoi il ne vous aurait pas écrit une aussi belle préface et il n'aurait pas pris occasion de votre livre pour dissenter si finement, pendant dix pages, sur « les curés » dans la littérature contemporaine...

Ce qu'il vous reproche, cher Monsieur le Curé, tient en deux mots : de vous contenter d'être un bon prêtre, de ne pas aspirer à être un saint.

Un curé doit être un saint : il n'a pas le droit de s'arrêter à mi-côte. Le P. Martial ne sort pas de là!

Bien que je ne sois pas grand clerc en pareille matière et que je redoute toujours de me couvrir de ridicule en donnant mon avis sur des questions qui échappent à ma compétence, je suis persuadé que le P. Martial a tout à fait raison. Vous aussi, j'en suis certain.

Mais je découvre, en votre faveur, tant de circonstances atténuantes, que je ne réussis pas à vous donner complètement tort.

Il y a un homme, dont la vie est pour nous un perpétuel sujet d'émerveillement, qui ne s'est pas contenté d'atteindre aux cimes les plus élevées des collines de Dieu, mais qui a voulu que tous ses disciples fassent comme lui la sublime ascension. Il s'appelait saint François d'Assise et il a exprimé, avec une clarté qui ne saurait être dépassée, sa volonté suprême dans une page célèbre qui est son Testament : l'idéal dans sa splendeur la plus fulgurante, sans aucune compromission!

Quatre ans après la mort du Saint, le pape Grégoire IX, par la bulle *Quo elongati*, dispensait les mineurs de l'observation du Testament!

Lorsque vous rencontrerez le P. Martial, invitez-le donc à lire un admirable livre que vient de publier un savant Capucin, le P. Gratien, gardien du couvent de Versailles : *Histoire de la fondation et de l'évolution de l'ordre des Frères Mineurs au XIII^e siècle* (1). Quand on arrive au bout de ces sept cents pages, bourrées de documents et cependant d'une lecture si attrayante, on ne peut guère s'empêcher de s'arrêter à cette conclusion : si saint François avait été un peu moins intransigent, il aurait sans doute évité à son ordre l'effroyable crise qui le bouleversa pendant cent ans et faillit, jusqu'à la réforme de l'Observance, le conduire à sa ruine : *Ordinem languentem, imo pene mortuum...*, devait plus tard écrire Léon X.

Mais je crains, cher Monsieur le Curé, que vous n'ayez pas beaucoup de succès : le P. Martial ne se donne pas la peine de dissimuler le grand mépris où il tient l'histoire! Nous avons longuement discuté là-dessus dans sa petite cellule liégeoise de la rue de Hesbaye : j'y ai perdu le peu de latin qui me restait encore à perdre! En bref, notre cher Père est aussi intransigent... pour les curés, que le Poverello le fut pour ses fils : avec moins d'inconvénients!

Je veux bien prier le ciel qu'il nous accorde de saints prêtres. Je reconnais que nous en avons sérieusement besoin, et j'y mettrai toute ma ferveur, ce qui, hélas, n'est pas beaucoup dire. Mais, en attendant qu'il nous les donne, j'avoue que je me contenterais d'avoir une légion de bons prêtres de votre envergure : même à mi-côte, ils feraient déjà d'excellente besogne.

Car, enfin, je ne serais pas étonné que vous ayez converti un nombre respectable de vos paroissiens : et ni le cas du chef de gare, ni celui de votre seconde servante ne me paraissent désespérés. Si votre neveu, qui n'est certes pas un imbécile, daigne profiter des excellentes leçons d'éloquence religieuse que vous lui donnez, et renoncer à ces funestes errements qui vident les églises, vous aurez encore une large part à ses succès. Tout cela vous assure un favorable accueil de saint Pierre, le jour où la paroisse de Bétaumont prendra votre deuil...

Vous aurez fait votre salut; vous aurez aidé, directement et indirectement, vos paroissiens à vous imiter : ce ne me semble pas si mal! Tâchez donc de me garder, au paradis, un petit siège à côté de vous. Je crois bien que nous ne serons, ni l'un, ni l'autre, aux

(1) Omer ENGLEBERT, *La Sagesse du Curé Pecquet*, Bruxelles, Dewit.

(1) Gembloux, Duculot.

tout premiers rangs, pour avoir appliqué, *mutatis mutandis*, les principes de la bulle *Quo elongati* plutôt que ceux du Testament : l'essentiel est que nous y soyons ! Si, comme je l'espère fermement, cette double conjecture se réalise, et si, comme vous le laissez entendre, peut-être à la légère, nous devons être « vissés sur nos trônes » pour toute l'éternité, je désire m'assurer un aimable voisin, et avec qui je me sois, sur la terre, senti en parfaite intimité d'esprit...

Ne repoussez pas mon humble requête !

Notre cher Père Martial vous a dit, en termes excellents, et son admiration, et ses restrictions. Supprimez les restrictions : j'adopte le reste.

Envelopper d'ironie la sagesse chrétienne et ridiculiser les méchants et les imbéciles sans manquer à la charité, me semble être le but où vous avez visé : monche ! cher Monsieur le Curé, la cible est percée au centre !

Je sais bien que l'ironie ne plaît pas à tous, ni surtout... à toutes ! Vous trouverez des détracteurs, même de saintes âmes !

Ecoutez mon aventure : pour avoir publié dans *La revue catholique des idées et des faits* — que vous lisez, j'en suis sûr, — quelques menues plaisanteries sur les élections et les inconvénients de la vitesse, je me suis fait traiter avec la dernière sévérité par une aimable Tertiaire franciscaine, — nuance du P. Lekeux : le Testament, l'idéal, l'absolu, l'infini, etc., — qui m'a écrit en ces termes : « Vos articles sur la lenteur et la cuisine électorale sont d'un cynisme révoltant ; je ne comprends pas comment vous pouvez rire sur de pareilles matières ! » Ne lui envoyez pas, cher Monsieur le Curé, votre *Sagesse*. C'est le P. Martial qui recevrait les félicitations ! Et elle serait bien capable de surenchérir !

Mais j'ai supporté d'une âme sereine ces rudes attaques, et je me suis bien promis de recommencer à la prochaine occasion : votre exemple a prouvé que la voie était bonne.

Vous avez empêché l'église de Bétaumont de se vider à l'heure du sermon et démontré, par la lettre de direction à Caroline, — qui est un chef-d'œuvre de littérature spirituelle... au premier degré, — que l'on n'est pas chrétien par procuration et qu'il est téméraire de songer à remplacer la vertu par la prière : « La foi ne dispense pas de la bonne foi », comme disait un jour mon vénérable maître et ami Edouard Trojan, directeur du *Correspondant*, vous avez persuadé votre neveu qu'il vaut mieux ne pas expliquer le *Filioque* aux enfants du catéchisme et vous avez reçu, à l'occasion de votre vingt-cinquième anniversaire, les félicitations publiques d'une délégation de la libre-pensée : surtout, vous avez eu cette idée, vraiment géniale, d'écrire vos mémoires non pas sur un cahier, mais sur deux : le *Journal des bons jours* et le *Journal des sombres jours*, pour que vos lecteurs sachent, au premier coup d'œil, à quoi s'en tenir sur la portée de votre optimisme ou de votre pessimisme.

Ces triomphes divers, dont le dernier n'est pas le moins original, ont été obtenus pour la plus grande édification de la paroisse de Bétaumont, qui a compris, à votre école, que la vertu n'était pas nécessairement maussade, que l'on pouvait cumuler tous les vices et la stupidité, et que l'anticléricalisme et la sottise n'étaient nullement inconciliables. Votre livre a répandu et répandra ces solides principes bien au delà des limites, un peu étroites, du champ ordinaire de vos prédications, et vous continuerez à préparer, mais cette fois au loin, une floraison nouvelle de l'éloquence religieuse. Comment ne pas vous féliciter ?

Le P. Martial prétend qu'« un curé d'Ars vaut mieux qu'un millier de livres comme le vôtre. » Je me demande, avec un peu d'inquiétude, s'il est bien sûr de sa commune mesure ! Mais, en admettant qu'il le soit, vous ne vous laisserez pas émouvoir par une telle formule et vous ne serez pas dupe des apparences : ce ne sont que des félicitations au curé d'Ars !

Vous répliquerez en souriant qu'un saint Bernardin de Sienna vaut mieux qu'un millier de livres comme *Mes cloîtres dans la tempête* ! Et cette fois ce sera très flatteur pour... saint Bernardin de Sienna.

Ne soumettez pas toutefois ces comparaisons à votre chef de gare : il risquerait de se perdre dans un genre de calcul auquel son emploi n'a pas dû le préparer spécialement. Mais dites-lui que votre livre a eu, en France, un grand succès : il en concevra pour vous une plus haute estime et il fera un pas nouveau sur la voie qui conduit au confessionnal.

Croyez, cher Monsieur le Curé, à mes sentiments les plus respectueux : et n'oubliez pas surtout ma petite place au paradis...

ALEXANDRE MASSERON.

La sainteté du Curé Pecquet

Le livre de notre collaborateur et ami l'abbé Omer Englebert connaît le grand, le très grand succès. Paul Cazin nous avait promis d'en parler aux lecteurs de la Revue Catholique. En attendant son article, retardé par un séjour en Pologne qui s'est prolongé bien au delà des prévisions, nous publions (avec l'autorisation de son auteur) la lettre que Cazin écrivait à l'abbé Englebert, en mai dernier :

Je reçois votre livre à la veille d'un déménagement pour la campagne et à l'avant-veille d'un départ pour l'étranger — tout ahuri devant mes caisses, mes valises, mes paperasses. Je pourrais bien faire le mort avec vous comme avec tant d'autres. Je ne le veux pas. Votre curé Pecquet m'avait trop intéressé dans les pages de la *Revue Catholique*, et vous-même m'avez inspiré trop d'amitié et d'admiration, pour que je me taise. Il faut que je vous écrive au galop — ce que je n'oserais jamais publier. Il faut au moins que vous sachiez ce que je pense. Je le dirai sans reprendre haleine, en termes forts et excessifs, que vous comprendrez, que vous corrigerez et qui serviront au moins à mettre au point une grave question — bah ! au point... jamais rien n'est au point, ici-bas, dans la vie des esprits et des âmes — n'importe, mes erreurs même, mes impressions, mes confusions vous aideront à faire mieux, de votre part, pour le bien du public, vous qui savez mieux, qui comprenez mieux.

Un article, de la réclame — si tant est que mon témoignage vaille grand chose, oui, évidemment, cela est *bonum et justum, æquum et salutare*. Et mon suffrage, comme vous dites, vous l'avez parbleu, de tout mon cœur, je tiens votre manière de penser et d'écrire pour être de premier ordre, mais puis-je imprimer dans une revue que la préface du P. Lekeux m'agace, m'horripile, me casse les bras ?

Je puis vous le dire. Je traverse une crise affreuse, plusieurs crises, jamais je n'ai vécu dans un tel désarroi intérieur. J'hésite sur ma vie littéraire, je cherche à faire demi-tour. Je me sens en situation fautive. Vous l'avez bien senti, je suis un laïc tout imprégné des choses de Dieu, c'est mon souci constant, c'est le prisme à travers lequel passent toutes les vibrations de mon imagination et de ma sensibilité. Or j'ai la conviction que je n'atteindrai jamais à la sainteté qu'exige le P. Lekeux. Et pire, j'ai la conviction que Dieu ne l'attend pas de moi. J'ai le devoir d'être saint, je n'ai pas la vocation d'être un saint. Et des millions d'âmes sont dans mon cas.

Oui, vraiment, il est « insupportable » avec sa manie de ne vouloir que des saints. Jamais je ne prendrai la discipline au lieu de la cigarette — ce qui ne veut pas dire que je n'essaie pas de

modérer ma cigarette pour me mortifier un peu! — jamais on ne verra « d'extase dans mes beaux yeux malins ».

Non, non, non, il y a des degrés dans l'élection divine. Et heureusement. Où serait l'admirable variété du monde? Dieu veut que nous soyons tous saints, que nous cherchions à nous sanctifier, à nous perfectionner sur son divin modèle — et il choisit tel ou tel pour en faire un saint catalogué, bon à modeler en plâtre et à mettre dans une niche. Et s'il dépend de nous de répondre à toutes les grâces, il ne dépend pas de nous de les recevoir.

Combien j'ai médité sur ce grand mot de *Sanctus* qui fourmille dans les Ecritures. Jamais sous l'Ancienne Loi, il n'est appliqué à l'homme dans son sens absolu — *ἅγιος*. Or le psalmiste dit *quoniam sanctus sunt* — il dit *ἅγιος*, consacré, sanctifié. Je pleure d'amour et de reconnaissance, mais je tremble aussi d'épouvante quand je lis que nous, chrétiens « prédestinés à être conformes à l'image du Fils », nous sommes « appelés à être saints » par le décret de la Nouvelle Loi. Et l'Apôtre ne parle plus d'*ἅγιος* mais d'*ἁγιοποιεῖς* *in Christo Jesu, vocatis sanctis* — *ἁγιοποιεῖς ἀγιοποιεῖς*. C'est une vocation plus haute pour l'ensemble du monde. Elle n'en comporte pas moins des degrés. On me dira qu'en travaillant à « être saint » comme je reconnais qu'on en a la vocation, le devoir, — on arrive à « être un saint ».

Oui, s'il plaît à Dieu. Mais il peut ne pas lui plaire. Et je dis que les degrés intermédiaires sont bons. Je dis qu'il est inutile de gémir sur l'abbé Boisard de Billaux ou sur votre abbé Pecquet. Il est idiot de déplorer que Décadi ne soit pas assez pieux.

Cette bande de fanatiques me dégoûte. Là n'est pas la vérité, la vie. Et le monde le sait bien. Il est mauvais juge? Sans doute. Mais pourquoi décourager ceux qui lui donnent au moins quelques miettes de la bonne table?

Tenez, cher Père, je me suis embarqué sur un sujet trop vaste. Prenez de tout cela ce que vous voudrez. Je m'en vais. Je file...

PAUL CAZIN.

Les origines du peuple russe⁽¹⁾

Organisation commerciale du gouvernement.

Le gouvernement des Varègues était fondé sur le principe du commerce. Les guerriers varègues recevaient une part des bénéfices de l'entreprise. C'étaient en réalité des compagnons ou des associés à la manière de la Grande Compagnie des Indes. Ce sont ces associés qui portaient le titre de « boyards ». La propriété de la terre ne les intéressait nullement. Ce n'est qu'au XI^e siècle que les princes et leurs compagnons, voyant leurs ressources diminuer, eurent l'idée de s'emparer de la terre et de la faire travailler à leur profit par des serfs. Comme, à cette époque, la conception de propriété de la terre n'était pas plus admise par les Slaves de l'est que celle de l'eau ou de l'air, pour établir leurs droits juridiques sur la terre, les maîtres du pays eurent recours au raisonnement suivant, digne du meilleur casuiste : « La terre appartient à celui qui la cultive et tant qu'il la cultive puisque les produits de la terre sont à lui; or, les serfs sont à moi, donc la terre que mes serfs cultivent est aussi à moi. » C'est de là que date l'origine de la propriété en Russie.

La forme commerciale du gouvernement laissa son empreinte dans l'ordre de succession au pouvoir. A la mort du knias, ses fils se partageaient ses États tout comme le feraient les héritiers d'un propriétaire foncier ou d'un industriel. L'aîné recevait géné-

ralement en partage Kiev, et les autres frères des centres dont l'importance allait en décroissant avec l'âge des héritiers. Lorsqu'un des frères mourait sans laisser de fils, sa part passait à son puîné, qui, à son tour, cédait la sienne à un frère moins bien partagé, et ainsi de suite. La situation qu'occupaient les fils du knias dans l'État était assez semblable à celle des directeurs d'une entreprise commerciale. Seul l'intérêt les unissait; ils étaient indépendants les uns des autres. Lorsqu'il y avait changement de résidence, les compagnons et les serviteurs du knias étaient libres de le suivre dans ses nouveaux États ou de rester dans les anciens; les serfs, eux, devaient suivre leur maître. Il arrivait que certains petits knias ambitieux recevaient des territoires presque inhabités. Pour améliorer leur situation, ils entreprenaient des expéditions chez les voisins, y détruisaient tout et emmenaient la population en captivité. C'étaient de nouveaux bras pour cultiver la terre. Le bon et sage Vladimir Monomakh raconte, dans ses enseignements à ses enfants, qu'il lui était arrivé d'attaquer Minsk inopinément et de n'y laisser ni serfs, ni pièce de bétail. Il est aisé de se rendre compte que cette manière de compenser les injustices d'un partage eut des conséquences désastreuses. Tous les knias se firent la guerre, ce qui les affaiblit considérablement et les rendit incapables de s'entendre pour résister à l'ennemi de l'extérieur.

Deuxième exode de la population.

Les Petchénégues, complètement battus par Iaroslav au XI^e siècle, furent remplacés dans la steppe par les Polovetz, horde mongole qui s'infiltra, par le sud, vers Kiev. Jusqu'au XII^e siècle, les knias de Kiev parvinrent à les contenir; mais la vie n'était plus supportable. La population agricole, en but aux attaques continuelles de ces agiles cavaliers, périssait en masse ou préférait abandonner le pays et s'enfoncer, au Nord, dans les forêts profondes qui séparaient le bassin du Dniepr de celui du haut Volga, ou, à l'ouest, en Galicie et en Pologne. Grâce à cette pérégrination, la principauté de Galicie, qui était considérée comme apanage des frères cadets, devint, au XII^e siècle, très forte et très importante.

En 1246, le missionnaire Plano-Carpino, légat du pape Innocent IV (1), se rendit chez les Tartares polovietz en passant par Kiev. Il raconte (2) que, pendant son voyage en Russie, il avait eu à craindre les attaques des Lithuaniens, au Nord, et des Tartares, au Sud. Les Russes étaient très peu nombreux; ils avaient presque tous été exterminés, et sa route était semée d'ossements humains. Il ne trouva à Kiev que deux cents maisons; toutes les autres avaient été détruites.

Renaissance de l'Ukraine. — Les cosaques.

A partir de cette époque, Kiev ne compta plus. Le commerce extérieur était inexistant. Le centre de gravité de la vie russe se déplaça vers le Nord et se fixa à Moscou. La Pologne s'empara de la Galicie et de la Volhynie. Au XV^e siècle, elle y introduisit le servage, ce qui détermina l'exode des paysans, surtout de ceux dont les ancêtres étaient venus de la région de Kiev. Ceux-ci retournèrent dans le pays de leurs aïeux, que les Tartares avaient abandonné à la suite de la sanglante défaite de Koulikov, qui leur avait été infligée par Dmitry Donskoy, prince de Moscou. Ce retour de l'ancienne population donna naissance au peuple ukrainien d'où sont sortis, après la conquête que fit la Pologne de l'Ukraine, les Cosaques du Don ou Zaporogues. Ces Cosaques étaient primitivement des sujets polonais, d'origine russe, qui ne voulaient pas se plier à la domination étrangère. C'étaient des hommes

(1) Les relations entre la catholicité et Kiev étaient assez fréquentes à cette époque. La séparation des deux églises s'est faite sans secousse en vertu de la soumission hiérarchique de Kiev au patriarche de Constantinople. D'ailleurs cette séparation n'empêcha pas les alliances matrimoniales entre souverains russes et princesses catholiques romaines. Ainsi Sviatopolk, fils adoptif de Vladimir, épousa la fille de Boleslaw le Grand, roi de Pologne. En 1848, trois évêques français, Gautier de Meaux, Goscelin de Chaligac et Roger de Chalon vinrent demander à Iaroslav la main de sa fille Anne pour le roi Henri I^{er}, et emmenèrent la jeune princesse russe dans leur patrie. Iaroslav, lui-même, avait épousé en 1019 la princesse suédoise Inguigarde, appelée Irène par les Russes. Son fils Vsevolod était le gendre d'Henri IV, empereur d'Allemagne et beau-frère du roi de France Henri I^{er}, du roi de Norvège, Harald, du roi de Danemark, Sven, etc.

(2) *Johannis De Plano Carpini Historia Mongolorum quos nos Tartaros appellamus.*

(1) Voir *La revue* du 20 juillet 1928.

très courageux, très résistants, épris avant tout d'indépendance. Pour échapper à l'emprise polonaise, ils préféraient fuir et chercher refuge dans les marécages du bas Don, d'où ils entreprenaient des incursions en Pologne. Les Cosaques ont toujours joui, sous le tsarisme, d'une certaine liberté. Ainsi, ils avaient une organisation autonome, ils ne payaient pas d'impôts; par contre, ils étaient astreints à un service militaire de longue durée.

Importance prépondérante de la Moscovie.

Nous avons vu qu'une partie de la population de l'apanage de Kiev avait émigré vers le nord-est, à travers les grandes forêts du centre de la Russie. Dans leur marche en avant, ces émigrants se frayaient un passage avec la hache et le feu. Toute une série de villes du centre porte des noms de villes ukrainiennes et révèle ainsi la provenance de ses fondateurs. Il en est de même du nom des rivières (1). Une autre preuve de cette émigration est fournie par les chants populaires et les récits des luttes épiques soutenues contre les Polovetz. Il est curieux de constater à ce propos que ces récits n'existent que parmi les populations du centre et du nord de la Russie mais plus parmi celles de l'Ukraine, qui fut pourtant le théâtre où les héros légendaires accomplirent leurs exploits. Le souvenir de ces luttes a dû se perdre lors de l'exode en Galicie.

Fusion avec les Finnois.

Cette émigration vers le nord-est ouvre une ère nouvelle dans l'histoire de la Russie. Au point de vue ethnographique, l'établissement des Russes dans ces nouvelles régions a eu une importance considérable.

Toute la partie nord de la Russie actuelle était habitée anciennement par les Finnois, peuple très paisible, d'origine mongole. Il est permis de supposer que les Finnois n'ont opposé aucune résistance à la venue des Russes et qu'il n'y ait pas eu de lutte entre autochtones et immigrants, mais une infiltration de l'élément russe. Rien, en effet, ne rappelle la résistance, la lutte. Si la terre avait été conquise par les nouveaux arrivés, il y aurait eu des villes détruites, des batailles; or rien de pareil ne subsiste dans la mémoire du peuple, et aucun récit n'en fait mention. Encore maintenant il reste une quantité de dénominations géographiques d'origine finnoise : Moskva, Oka, Protva. La Kama a une vingtaine d'affluents dont le nom se termine par *va*, qui vient du finnois *uoa*, ce qui veut dire « eau ». Le mot Oka vient de *joki*, rivière en finnois. Les seules dissensions qui se soient élevées entre Russes et Finnois furent plutôt d'ordre religieux. Il arriva un moment où les Russes voulurent imposer le christianisme aux Finnois. Plutôt que de se soumettre, plusieurs tribus finnoises préférèrent traverser la Volga et s'établir chez leur coreligionnaires, les Bulgares Noirs.

La nouvelle race formée par ce mélange de Slaves et de Finnois prit le nom de Grands Russiens. Le mot « grand » désigne ici l'étendue du territoire en opposition au territoire beaucoup plus restreint de l'Ukraine ou Petite-Russie. Le type du Grand-Russien est un peu différent de celui du Petit- ou du Blanc-Russien. Il a les pommettes plus saillantes, la base du nez plus large. La langue qu'il parle a aussi subi l'influence du finnois (1).

Les Finnois ont légué aux Russes une quantité de croyances populaires, entre autres celle du roi des eaux, dont la colère provoque les tempêtes et que l'on calme au moyen de la musique, ou celle du *liéchy*, qui pousse des éclats de rires et attire les hommes à l'intérieur des forêts où ils périssent.

La conception que les anciens Finnois se faisaient de la création de l'homme est assez curieuse et ne manque pas d'une certaine

logique. Leur dieu était formé de deux personnes : l'esprit du bien, qui vivait dans le ciel, et l'esprit du mal, qui habitait sous terre. Or, l'esprit du mal s'ennuya; il voulut créer un être à l'image de la divinité. Il prit donc de la glaise et se mit à la modeler; mais il avait beau faire, il n'obtenait pas ce qu'il voulait. C'était tantôt un groin, tantôt un museau ou une gueule qui n'avaient rien de divin. L'idée lui vint alors de dire à l'oiseau-souris d'aller faire son nid dans le manteau de l'esprit du bien. L'ordre fut exécuté, et quand les oisillons furent grands, leur poids fit tomber le manteau sur la terre. L'esprit du mal s'en saisit et l'appliqua sur la tête de son modèle, qui reçut ainsi figure divine. Mais l'esprit du bien ne tarda pas à s'apercevoir de la disparition de son manteau et se mit à sa recherche. Il le retrouva au moment où l'esprit du mal allait insuffler l'âme dans le corps de sa nouvelle créature. Voyant cela, l'esprit du bien entra dans une violente colère, chassa l'esprit du mal et insuffla l'âme lui-même. Pour punir l'oiseau-souris de son larcin, il lui enleva ses ailes et ses plumes, lui donna une longue queue et le condamna à vivre sous terre avec celui auquel il avait si bien obéi. Cependant l'esprit du mal revint à la charge et revendiqua comme sien le corps qu'il avait modelé, tout en reconnaissant que l'âme appartenait à l'esprit du bien qui l'avait créée. Cette proposition, jugée équitable, fut acceptée. Voilà pourquoi le corps de l'homme a les mêmes besoins que les animaux et pourquoi il est enfoui sous terre après la mort, tandis que l'âme remonte au ciel, dans la pureté subtile de l'éther. Toutefois si l'influence de ce corps fut, sur l'âme, trop avilissante, la rendant indigne des régions supérieures, elle est refoulée, elle aussi, *ad inferos*.

Stagnation du peuple russe.

Comment se fait-il que le grand peuple russe ait eu si peu d'influence sur le développement intellectuel de l'humanité malgré ses dons indéniables et son grand nombre? C'est qu'il faut une organisation non seulement pour le commerce et l'industrie mais aussi pour les choses de l'esprit, et l'organisation a toujours été le côté faible des Russes à cause de leur individualisme. Il y a une quantité d'idées merveilleuses, géniales, qui germent dans le cerveau de tel ou tel, mais qui ne servent qu'à embellir sa vie intérieure sans que personne d'autre n'en profite, faute de diffusion. Pour que la masse prenne connaissance de ces belles idées, il faut un appareil très compliqué; il faut que la presse s'y intéresse, que l'Etat les propage. En Russie, les distances étaient un obstacle à la propagation de la pensée, et la presse était inexistante. Lorsqu'elle fut organisée, une censure des plus rigoureuses sévissait. Il arrivait donc trop souvent qu'en Russie les belles idées mourussent avec le cerveau qui les avaient conçues. Toutefois, la littérature populaire est riche en contes et en légendes pittoresques; les chants populaires sont très beaux et offrent une source intarissable dans laquelle les musiciens se sont mis à puiser. D'autre part, il faut reconnaître que les Russes primitifs étaient moins bien partagés que les Germains, par exemple. Ceux-ci, en s'établissant au milieu des ruines qu'ils avaient accumulées, héritaient quand même de la culture romaine et en profitaient. Les Slaves qui colonisaient la Russie n'y rencontraient que des peuples moins civilisés qu'eux et dont ils ne pouvaient rien apprendre. Tacite disait que les Finnois étaient parmi les barbares les plus misérables et les plus arriérés; ils n'avaient ni maisons d'habitation, ni armes.

Ce sont là quelques-unes des raisons pour lesquelles les Russes n'ont pas pu se développer aussi rapidement que les peuples de l'Occident (1).

Politique économique des proto-russes.

Dans tous les pays, le réseau fluvial a imprimé sa direction au commerce. Au début, alors que le noyau du peuple russe était fixé dans la région de la terre noire du Dniepr moyen, les grands fleuves dirigeaient le commerce vers le littoral de la mer Noire et de la mer Caspienne, où l'on demandait surtout la cire, le miel, les fourrures et les bois, mais peu de céréales. Par la force des choses, le commerce extérieur a exercé son influence sur l'économie nationale des Slaves établis au sud de la Russie, en les forçant à s'occuper surtout de sylviculture, d'apiculture sylvestre,

(1) Nous avons dit précédemment que l'écriture cyrillique, dont les Russes se sont servis pendant très longtemps, a contribué à les isoler du reste de l'Europe.

(1) On observe le même phénomène en Amérique, où les colons donnent volontiers aux sites de leur nouvelle patrie les noms de ceux de leur pays natal.

(2) On sait que les langues d'origine finnoises (finlandais, esthoniens) sont très riches en voyelles « a ». Le Moscovite prononce « a » tous les « o » non accentués. Alors que plus au Sud on dit, par exemple : Zolotoïe koltso (L'anneau d'or), le moscovite prononce : Zalatoïe koltso. C'est une influence du finnois. Au point de vue morphologique le finnois n'a pas enrichi le russe, puisque à peine soixante mots ont passé dans cette dernière langue. Malgré cela le russe est une langue très riche qui contient quatre fois plus de mots que le français.

de chasse, mais pas de culture intensive du blé, malgré l'extraordinaire fertilité de leur sol. Les Slaves du nord, au contraire, ne faisaient pas de commerce avec l'extérieur; leur terre était pauvre, couverte de forêts et de marécages. Ils vouaient leurs soins à l'agriculture, dont ils tiraient tous leurs moyens d'existence, et brûlaient les forêts pour acquérir de nouveaux terrains de culture. Les grandes distances et le peu de densité de la population empêchaient le développement de l'industrie.

Cette absence de commerce extérieur et d'industrie, cette concentration de toutes les forces vives de la nation dans l'agriculture imprimèrent aux Russes du nord leurs caractères particuliers. Comme l'été y est court, il faut en très peu de temps faire les labours, les semailles et la moisson. Aucun peuple n'est capable, comme le peuple russe, de produire un travail si intense en si peu de temps. Par contre, le peuple russe est incapable d'un effort prolongé, et il manque d'esprit de suite : le long hiver incite trop à l'indolence. L'absence d'industrie a forcé le paysan russe à satisfaire lui-même à tous ses besoins. Il crée tout de ses propres mains : sa maison, sa voiture, ses instruments et ses vêtements; il est très adroit et peut fort bien se passer de l'usine. Mais aussi ne sait-il rien faire parfaitement.

Destinées du peuple russe.

Pour être complet, il faudrait parler des huit tribus slaves qui avaient colonisé la grande plaine allant du lac Ladoga à Kiev (1).

Si nous nous bornons à suivre les Polianes dans le développement de leur vie nationale, politique et économique, c'est parce qu'ils ont été les principaux artisans de la grande Russie et que les autres tribus slaves ont joué un rôle très secondaire dans ses destinées.

Et combien tragiques sont ces destinées! Ennemi de la violence, réfractaire au principe d'autorité, écrasé par les Romains et les Barbares, le peuple russe doit abandonner la terre de ses aïeux, berceau de sa race. A peine établi dans sa nouvelle patrie, il tombe sous la domination rude et grossière des Varègues, qui l'exploitent sans pitié, mais lui laissent du moins la liberté de cultiver la terre à sa guise. Là aussi, en but aux attaques continuelles des Tartares, il est obligé de tout abandonner et de s'enfoncer dans le nord brumeux et inculte, où bientôt la liberté lui sera enlevée et où il deviendra un peuple de serfs travaillant au profit d'un petit nombre de seigneurs. Quelques dizaines d'années après sa libération du servage, c'est le marxisme occidental qui se livre sur son corps à une vivisection expérimentale.

Malgré toutes ces vicissitudes, le Russe d'aujourd'hui a conservé les traits distinctifs de ses ancêtres : passivité, indolence, peu d'attachement au sol natal, haine de l'autorité. Pour modifier radicalement les caractères fondamentaux d'une race, il faut toute une série de millénaires. Telle ou telle influence extérieure peut les déformer pour un temps plus ou moins long, mais il suffit quelquefois d'une circonstance fortuite pour les ramener à ce qu'ils étaient à l'origine. L'apparition du bolchévisme a joué ce rôle de circonstance fortuite; il a réveillé dans le peuple russe ses instincts primitifs qui le portent à rejeter toute contrainte et toute violence. Au début, le bolchévisme avait pour devise : « A bas la guerre! A chacun la terre et la liberté! » Cette devise n'a été lancée que pour les besoins de la cause, pour détruire l'armée bourgeoise et attirer les sympathies de la masse. Le paysan voyait enfin se réaliser son rêve séculaire : rentrer en possession de la liberté dont jouissaient ses ancêtres avant la spoliation de la terre par les princes et les seigneurs. Le soldat s'empres- s'abandonner les tranchées pour ne pas être frustré dans le partage des biens, et tout le peuple se mit en devoir d'exterminer ceux qu'il considérait comme ses oppresseurs : la police et les propriétaires. La terre fut partagée, les demeures seigneuriales vidées de leur contenu, les forêts exploitées au profit de chacun; c'était l'âge d'or des temps primitifs qui semblaient revenir. Toutefois, il fallut bientôt déchanter. C'est qu'à côté de toutes ces belles promesses, le bolchévisme introduisait un système dont, au début, la masse ne saisissait pas toute la portée : le collectivisme, — c'est-à-dire la négation de l'individualisme, — et l'athéisme, — c'est-à-dire l'abolition de la personnalité, car il ne saurait y avoir de personnalité humaine sans Dieu, dont elle

est l'image. Quand la masse se fut rendu compte qu'on l'avait frustrée de ses biens les plus précieux : son moi et son Dieu, elle tenta de se ressaisir et de résister, mais il était trop tard; le joug tenait solidement et le knout sifflait plus fort que par le passé.

Quelle rime au sort! Le peuple le plus individualiste est le seul à vivre sous le régime du collectivisme! Mais qui sait? Son malheur présent fera peut-être son bonheur futur. Le bolchévisme l'a arraché à son passé artificiel et antinatural, il lui a rendu la terre, il lui apprend à s'organiser, il lui permet surtout de se rendre compte par l'expérience acquise dans la douleur, que la licence n'est pas la liberté, que le principe d'autorité librement accepté doit être à la base de la vie nationale et que si un peuple ne se donne pas lui-même son gouvernement, celui-ci est inmanquablement imposé sous une forme étrangère à ses aspirations et contraire à ses idéals. Peut-être aussi les tribulations par lesquelles il passe lui enseigneront-elles à ne pas accorder au côté matériel de la vie l'importance qu'on lui donne communément; peut-être est-il appelé à faire le pont qui reliera le régime capitaliste et matérialiste actuel au régime spiritualiste futur.

L.-I. DOUSSE.

Les Jeunes Lettres en France

Jeunesse fantôme

J'ai déjà signalé ici l'espèce de magistère intellectuel auquel prétend une coterie d'écrivains, groupés aux *Nouvelles Littéraires* et à la *Nouvelle Revue française*. Encore une fois il importe de les dénoncer.

L'ardent et noble appel inscrit par Massis en tête de son livre *Avant-Postes* et intitulé : *Les deux générations* (1), pose une fois de plus la question même de la jeunesse. Où est-elle? Où va-t-elle? Quels sont ses desseins, ses vouloirs?

Aux *Nouvelles Littéraires* et ailleurs, pour mieux « l'avoir » on affecte de l'aduler. On la flatte, on la couvre de fleurs, on lui désigne les plus hauts titres et les distinctions les plus enviables. On pousse même l'extravagance jusqu'à lui accorder une sorte de primauté définitive, d'exclusivité de fraîcheur.

Hâtons-nous donc de le dire : cela ne prend pas. Les plus lucides d'entre nous savent leurs lacunes et les reconnaissent : ils s'efforcent de les combler. Nous sommes encore quelques-uns pour lesquels nouveauté ne signifie pas trahison, et routine, fidélité! Le témoignage des tombeaux ne nous échappe pas plus que celui des aînés qui guettent la main tendue d'angoisse notre ardent départ. Certes il nous a fallu lutter, certes l'inculture, la brusquerie, l'apparent désordre de nos âmes ne nous est pas toujours imputable; mais qu'une maladie soit involontaire n'implique jamais qu'on refuse de revenir à la santé.

Bien des confusions sont possibles dans le monde qui s'ouvre devant nous. On a tant abusé des mots, des signes et des figures, les mêmes drapeaux couvrent si souvent d'irréconciliables ennemis. Le rédacteur du journal français qui reproche à Henri Massis de fuir le réel parce qu'il distingue ces obstacles, prouve tout simplement qu'il n'a pas le sens de la définition ontologique. Quand on parle de l'Orient et de l'Occident, de Gide ou d'Henry de Montherlant : tous comprennent ce qu'on veut dire. Il ne s'agit pas en effet de dénombrer les habitants de la Sibérie à l'Insulinde et de la Syrie au Japon; il s'agit d'une manière de vivre, d'un concept, d'un esprit, d'une façon d'aborder les choses. Il ne s'agit pas de tel article, de telle parenthèse de Gide, mais du mouvement même de

(1) Polianes, Drévilanes, Krivitchi, Sévérianes, Viatchitchi, Mouromi et Radomitchi. Ces derniers étaient des Polonais qui, sous la poussée des Chevaliers de l'Ordre Teutonique, sont venus se fixer en Russie.

(1) Voir le dernier numéro de la *Revue catholique*.

son œuvre, de son visage inéluctable. Quand donc on oppose l'Orient à une vision humaine de l'homme, quand on taxe Gide d'amoralisme, on ne fuit pas pour autant le réel, on ne fait guère que d'appeler les choses elles-mêmes par leur nom.

N'y a-t-il pas en bonne logique, une élémentaire distinction à laquelle devraient bien revenir nos syncrétistes européens : elle consiste à ne pas confondre dans un concept compréhension et extension, à savoir qu'« animal raisonnable » a un sens plus profond, plus réel appliqué à l'homme pour le définir que « silhouette à veston gris ».

L'erreur de ceux qui nous reprochent de séparer en définissant, est pourtant de cet ordre là !

Une autre question reste encore, celle de la valeur réelle de ceux qui ont aujourd'hui de vingt à trente ans, et qui appliquent leur âme aux lettres.

On est bien souvent mauvais juge parmi les siens. Ne semblerait-il pas, pourtant, que si nous ne méritons guère les louanges hyperboliques des assesseurs de Martin du Gard, nous ne sommes pas aussi noirs que le voudraient certains misanthropes. Massis le note dans son article : « Un changement déjà s'annonce : de jeunes esprits se rapprochent de l'événement et font effort pour le connaître. Avec eux la conversation interrompue va pouvoir être reprise, le lien être rétabli ; et le pont que nous voulons jeter par-dessus l'abîme des ténèbres, creusé par la stupeur du monde, va poser à nouveau sur une assise solide. »

Directeur d'une revue de jeunes, très proche de ceux de mon âge par les désirs et par le cœur, je puis le dire au public belge : la jeunesse intellectuelle ne va pas où les *Nouvelles Littéraires* le voudraient. Il y a chez de tout jeunes surtout un goût du travail, des idées, de l'ordre entre elles, un besoin de métaphysique, voire même de théologie qui ne laissent pas d'être symptomatiques. Citerai-je des noms pour apprivoiser par des visages cet appel sondeur à l'espoir ? J'ai déjà parlé ici-même d'André Harlaire, sa *Mort de Zarathoustra*, que publiera dans quelques jours « 1928 », prouve que les plus hauts problèmes intellectuels ne répugnent pas à notre jeunesse. Un livre comme le *Vacances* de Lanoë, prouve une conscience renaissante dont bien peu de gens nous croient capables. Un de Gandillac, un Lacombe, un Maurice Fombeure, un Roger de Lafforest, un Charles Vallin — pour n'en citer que quelques-uns — révèlent des soucis plus hauts que la simple littérature, et ne craignent pas d'affronter la dure défense de la vérité.

Il y a bien des légendes à détruire et des masques à arracher dans la génération d'après-guerre. Ce ne sera pas l'apanage de quelques snobs, de lui composer un visage !

J.-P. GODMÉ.

Catholiques belges

ABONNEZ-VOUS à

La revue catholique
des idées et des faits
la plus répandue,

la moins chère.

la mieux informée

CHRONIQUE SCIENTIFIQUE (1)

En marche de la télévision

Madame est servie ! — Avant de se mettre à table, tranquillement, comme si c'était tout naturel, elle tourne un bouton, et fait entendre à ses invités les dernières créations musicales de Cologne, de Londres ou de Paris.

Vivons-nous au pays des fées ?

Et pourtant, Madame est-elle satisfaite ? Non ! Elle voudrait voir, voir la bouche, les yeux, le geste de l'artiste.

L'homme est ainsi fait : plus on lui donne, plus il désire : cette incessable inquiétude est la glorieuse rançon de son intelligence.

Sera-t-il possible de contenter le nouveau désir de Madame ? C'est ce que nous allons examiner.

Le problème de la télévision, qui hante aujourd'hui tant de cerveaux, put se poser sérieusement quand, je ne sais qui signala, il y a quelque cinquante ans, qu'un corps simple, le sélénium, jouit d'une propriété étonnante : assez bon conducteur du courant électrique en pleine lumière ; il est presque isolant dans l'obscurité.

Le sélénium, découvert par Berzélius en 1817, est un métalloïde assez rare ; il ressemble beaucoup au soufre auquel il est fréquemment associé en petite quantité, comme, par exemple, dans la pyrite (sulfate de plomb). Il fond à 217°, et si on le laisse se refroidir lentement, il cristallise en paillettes d'un gris métallique : c'est dans cet état qu'il présente la propriété que je viens de signaler. Jamais sa conductibilité ne devient comparable à celle du cuivre ou des métaux usuels : aussi est-on forcé, si l'on veut y faire passer des courants d'intensité appréciable, de constituer de très larges conducteurs de sélénium. Pour y parvenir sans grande dépense de matière, on opère comme suit : deux fils de cuivre *aa'* *bb'* sont tendus à très petite distance l'un de l'autre sur une plaque de porcelaine (fig. 1, 1) ; dans l'interstice, on verse du sélénium fondu ; quand celui-ci a fait prise l'appareil est prêt à l'usage.

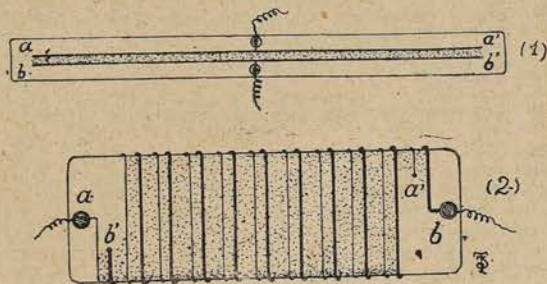


FIG. 1. Cellule au sélénium. — Cet appareil est constitué par deux longs fils parallèles *aa'* et *bb'* entre lesquels on a laissé cristalliser un peu de ce métalloïde.

Cette forme serait incommode à cause de sa longueur. Pour la pratique on enroule deux fils parallèles sur une plaque de porcelaine et on enduit une des faces de sélénium fondu, qui cristallisera par refroidissement.

Nous avons désigné des fils d'inégale grosseur pour qu'on puisse reconnaître *aa'* de *bb'*. En réalité les deux fils sont très minces et très rapprochés (1/2 mm. d'intervalle) de manière à offrir au courant un passage très large et très court.

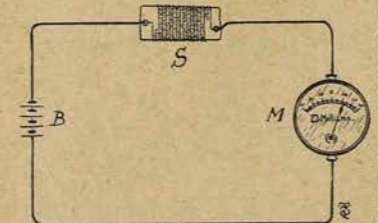
La figure 1, 2 montre comment on peut lui donner une forme ramassée et commode.

Formons un circuit comportant une batterie d'accumulateurs *B* de 8 volts environ, un milliampèremètre *M* et une cellule au sélénium *S* (fig. II). Lorsque celle-ci est dans l'obscurité (recouverte d'un couvercle opaque), l'appareil de mesure *M* indique un courant d'au plus 1 milliampère. Écartons le couvercle en lumière diffuse : le courant monte aussitôt à une dizaine de milliampères ; en plein soleil, il atteint 30 milliampères. Quand on recouvre à nouveau

(1) Chronique mensuelle.

le sélénium, l'intensité tombe aussitôt environ à la moitié de sa valeur et décroît ensuite *lentement* jusqu'à son régime normal (± 1 milliampère).

FIG. II. *Action de la lumière sur le sélénium.* — Le courant que la batterie B peut envoyer dans un circuit comprenant une cellule de sélénium S et un



milliampère-mètre M varie beaucoup quand la cellule subit des éclairages différents : l'intensité de ce courant ne sera, par exemple, que de 1 milliampère en pleine obscurité et atteindra une valeur 30 fois plus grande au soleil.

Si le sélénium repasse de la lumière à l'obscurité il ne perd pas aussitôt ses qualités conductrices : il se produit d'abord une chute brusque du courant jusqu'à environ la moitié de

sa valeur, puis une chute lente jusqu'à l'intensité de régime.

Cette expérience démontre, outre la propriété fondamentale du sélénium, la regrettable paresse avec laquelle il reprend dans l'obscurité sa haute résistance; cette lenteur constitue pour beaucoup d'applications une gêne sérieuse.

Mais avant d'insister sur ce vilain défaut, faisons quelques remarques sur la mise à profit de ses qualités. Compliquons un peu notre installation : remplaçons dans notre circuit le milliampère-mètre par un électro-aimant R (fig. III) dont la bobine com-

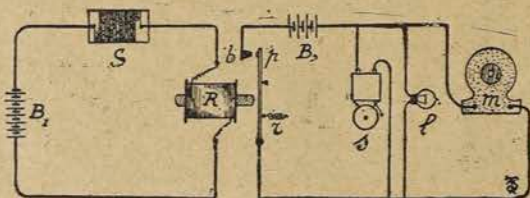


FIG. III. — *Mise en marche d'un appareil électrique par la lumière.* Si on remplace le milliampère-mètre de la figure précédente par un électro-aimant, celui-ci est parcouru, chaque fois que la cellule S est exposée à la lumière, par un courant suffisant pour que le noyau de cet électro-aimant attire la palette p et la mette en contact avec le butoir b. (Or, ce système bp est une espèce d'interrupteur intercalé dans un deuxième circuit comprenant une batterie B₂ et un appareil électrique quelconque. (Sonnerie, lampe l, moteur m, etc.)

La lumière peut donc jouer le rôle d'un employé chargé de fermer un circuit. L'obscurité au contraire coupe le circuit (car la palette p est alors relâchée par l'électro-aimant et tirée en arrière par le ressort r).

porte un grand nombre de tours de fil très fin. Chaque fois que le sélénium sera éclairé, cet électro-aimant s'amorcera et attirera la palette p de fer placée devant lui, ce qui aura pour effet de fermer un deuxième circuit comprenant, outre une source d'électricité B₂, soit une sonnerie s, soit une lampe l, soit un moteur m. Conclusion : grâce au sélénium, il est facile de faire en sorte que ces trois appareils se mettent automatiquement en marche quand il fait clair, et s'arrêtent quand il fait obscur (car dans ce dernier cas, la palette p coupe le circuit en quittant le butoir b sous l'action du léger ressort r).

La ville de Hambourg fit autrefois un essai intéressant : une cellule de sélénium fut chargée de commander automatiquement l'éclairage électrique des rues : au coucher du soleil, il fermait le circuit de toutes les lampes publiques (1); le lendemain matin, à la lumière du jour, il les éteignait toutes. Mais le sélénium, encore fort jeune pour porter une telle responsabilité, se montra un peu capricieux; il perdit son poste de confiance, et nul ne songea plus à le lui rendre.

Avant de passer outre, faisons encore quelques considérations qui pourront servir d'introduction à une série d'articles qu'à la demande d'un de mes lecteurs, je consacrerai bientôt à la T. S. F. Imaginons un instant que la Providence nous ait refusé les dons inestimables de la vision et de la sensation de chaleur. Cette

double privation aurait rudement limité les connaissances de l'humanité sur le monde extérieur. Ignorants de l'existence du soleil, nous n'aurions aucune idée du jour et de la nuit; la cause des saisons nous échapperait, tout phénomène lumineux serait pour nous inexistant.

Pouvons-nous imaginer que, dans ces conditions, un savant... découvrirait le soleil? Peut-être l'un d'eux aurait-il un jour la fantaisie d'intercaler un peu de sélénium dans un circuit monté comme celui de la figure III. Il constaterait que la sonnerie tinte (par bonheur, il fait jour, ce qu'il ignore absolument). Un peu plus tard, la sonnerie se tait (le soir est tombé!). Le savant se demande la raison de ce changement imprévu: il vérifie ses contacts; tout est en ordre. Le voilà sur les dents. S'il est patient — et tous les savants le sont par vocation — il continuera méthodiquement ses essais, flairant du neuf; il finira par établir que le roulement de la sonnerie est périodique, c'est-à-dire que de longs intervalles de silence succèdent régulièrement à de longs intervalles de roulements sonores. Après avoir démontré — ce qui ne sera pas difficile — que l'appareil lui-même n'y est pour rien et que tout dépend de modifications extérieures, il pourra appeler « jour » la période pendant laquelle la sonnerie se fait entendre, et « nuit » la période de silence. Il a, si on peut dire, entendu le soleil!

Ingénieux comme il est, il aura vite faite de voir que la position de sa cellule n'est pas indifférente : au début du « jour », elle fonctionne au mieux quand sa surface regarde l'Est; au milieu de la période de tintement, la position horizontale est la plus favorable, et quand la sonnerie est sur le point de se taire, le sélénium devra être tourné vers l'Ouest : notre savant se fera ainsi, sans le secours de ses yeux, une idée du mouvement apparent du soleil. En constatant que les longueurs des « jours » et des « nuits » ne sont pas constantes, il en viendra à trouver dans ce même soleil la cause des saisons.

Entretiens, il aura sans doute découvert d'autres causes capables de rendre sa cellule conductrice : des dispositifs que nous appelons des sources de lumière artificielle; il aura remarqué aussi que certains solides, comme le verre, sont très transparents pour ces ondes — ce qui lui semblera prodigieusement étonnant — et qu'à l'aide de lentilles, il peut faire porter ces ondes à des distances énormes : c'est une télégraphie sans fils qu'il vient d'imaginer. En effet, au moyen d'une source (que nous qualifions de lumineuse), il projettera un faisceau parallèle de rayons capables d'impressionner une cellule de sélénium, située à grande distance en un endroit découvert. Il interceptera périodiquement l'action au moyen d'une feuille de carton et, après avoir composé un alphabet formé de roulements brefs ou longs de la sonnerie électrique (correspondant à des éloignements courts ou prolongés de la feuille de carton), il pourra communiquer ses dépêches, au moins pendant la nuit, avec la plus grande facilité. Le monde des aveugles accueillera avec admiration ce merveilleux progrès de la science... (1).

Si j'ai insisté quelque peu sur ces inventions imaginaires, c'est que, pour les ondes utilisées en T. S. F., nous sommes, comme les êtres hypothétiques dont je viens de parler, des aveugles de naissance. Si nous étions gratifiés d'un sens spécial pour les ondes hertziennes, la radiotélégraphie perdrait pour nous son caractère mystérieux (2). Et maintenant reprenons notre marche. Un premier pas : la téléphotographie (fig. IV). Un moteur M₁ peut communiquer à un agneau métallique à gorge A₁ fermé par une plaque de verre C₁, une rotation très lente; en même temps, grâce à un dispositif mécanique facile à imaginer, mais non représenté sur la figure, ce moteur fait descendre une tige en U renversé, T₁, portant d'un côté une cellule de sélénium S et de l'autre une petite lampe électrique L₁ munie d'une lentille convergente. Ce dernier mouvement doit être réglé de telle sorte que l'anneau A₁ fasse au moins 100 tours avant que le parcours de descente soit égal au rayon du disque C₁. Il s'ensuit que la rotation du moteur M₁, a pour effet de faire parcourir au foyer f₁ de la lentille une spirale très serrée qui balaye petit à petit toute la surface de la plaque C₁.

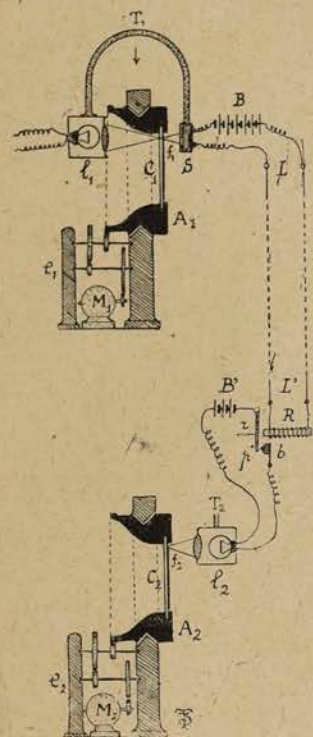
(1) Faisons remarquer qu'avant l'invention de la radiotélégraphie actuelle, l'armée française utilisait une télégraphie sans fil optique dans laquelle l'armée armée d'une lunette astronomique, jouait le rôle récepteur et qui, en terrain plat, portait à plus de cent kilomètres par temps clair.

(2) Il est intéressant de remarquer que le dispositif de la fig. III est la reproduction exacte des dispositifs qui ont inauguré la T. S. F., à ceci près que le cohérent de Branly y tenait la place du sélénium. De même que ce dernier devient conducteur quand il est frappé par des rayons lumineux, ainsi la lamelle du tube de Branly laisse passer le courant quand elle est exposée aux ondes hertziennes.

(1) Car il est évidemment très facile de faire en sorte que la palette coupe le circuit quand elle s'avance vers l'électro-aimant, et le ferme quand elle s'en rapproche.

(comme le style d'un gramophone parcourt la surface du disque d'ébonite). Le circuit électrique qui comprend le sélénium est identique à celui de la figure III mais s'étend, par la ligne LL',

FIG. IV. Appareil de téléphotographie. — L'appareil émetteur et l'appareil récepteur se ressemblent beaucoup et sont dessinés ici l'un au-dessus de l'autre et sont supposés situés à plusieurs kilomètres l'un de l'autre; ils sont reliés par la ligne LL'.



La partie mécanique seule présente quelque difficulté.

Grâce à des systèmes de roues dentées l_1 et l_2 les deux cylindres à gorge A_1 et A_2 sont mis en rotation très lente et strictement synchrones par les moteurs M_1 et M_2 ; ces rotations ont simultanément pour effet de faire descendre à la fois le système solide l_1S , ainsi que la lampe l_2 (le mécanisme qui préside à ces mouvements n'est pas dessiné ci-dessus).

Les deux foyers f_1 et f_2 occupent donc constamment sur les glaces C_1 et C_2 des positions exactement semblables et parcourent sur celles-ci des spirales très serrées (car le mécanisme est ainsi réglé que les foyers f_1 et f_2 n'atteignent le centre de leurs glaces respectives C_1 et C_2 qu'après une centaine de tours au moins de celles-ci).

En chambre noire (tant à l'émetteur qu'au récepteur) on fixe sur C_1 le cliché dont on veut expédier l'image, et sur C_2 une plaque vierge.

En vertu de l'action du sélénium la lampe l_2 du récepteur brille à chaque instant d'un éclat proportionnel à la transparence de la région que traverse la lumière de la lampe l_1 de l'émetteur.

Donc après développement la plaque du récepteur portera une spirale dont la ligne est formée de noirs et de clairs dont l'ensemble reproduit le

cliché avec une netteté d'autant plus grande que le pas de la spirale est plus fin.

du poste émetteur jusqu'au poste récepteur; ce dernier comprend un deuxième circuit (également identique à celui de la fig. III) dans lequel est intercalée une lampe l_2 .

Si le disque de verre C_1 est entièrement transparent, la lampe l_1 éclaire constamment le sélénium S , et dès lors la lampe l_2 brille à plein éclat au poste récepteur; si ce disque comporte des parties opaques, le sélénium ne reçoit aucune lumière aux moments où le foyer f_1 rencontre ces parties; à ces instants, la lampe l_2 s'éteint au récepteur; enfin, si le disque est en certains endroits grisâtre, le sélénium amorce à peine le relai R ; le contact est imparfait en p , et la lampe l_2 brille faiblement. Bref, l'éclat de la lampe l_2 est, pendant toute la durée du mouvement, proportionnel à la transparence du disque C_1 en ses divers points tels que f_1 .

Face à cette lampe l_2 se trouve au récepteur un dispositif tout semblable à celui du transmetteur provoquant la rotation de l'anneau A_2 et la descente de la lampe l_2 . On s'est arrangé de telle sorte que les mouvements de C_1 et de C_2 soient rigoureusement synchrones (1): f_1 et f_2 occupent donc toujours sur ces glaces des positions homothétiques.

Cela étant, il est à peine besoin d'expliquer le fonctionnement: sur la glace C_1 , on fixe la plaque photographique à transmetteur; sur C_2 une plaque vierge. Les moteurs M_2 et M_1 sont mis en marche: la lampe l_2 décrit sur cette dernière une spirale dont le tracé est plus ou moins foncé selon la transparence des points homothétiques du cliché: Après développement par les procédés ordinaires la plaque vierge reproduira donc celui-ci avec une finesse d'autant plus grande que le « pas » de la spirale sera plus serré.

Le téléphotographie est aujourd'hui d'usage courant entre plusieurs villes d'Europe.

Un deuxième pas vers la télévision serait franchi si, au lieu d'impressionner une pellicule, on pouvait projeter sur un écran l'image d'un cliché situé dans l'appareil émetteur. Pour y arriver, on n'a rien dû changer à ce dernier; mais on a remplacé au récepteur la glace C_2 par un écran immobile E destiné à recevoir l'image. Entre cet écran et la lampe l_2 , qui lui fait face (fig. V), on a inter-

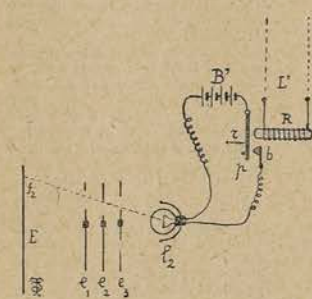


FIG. V. Télévision d'un cliché photographique. — Le transmetteur est le même que celui de la figure IV, sauf que le sélénium y est remplacé par un tube au potassium, dont l'action est plusieurs milliers de fois plus rapide. Il n'est pas dessiné ci-dessus.

Le récepteur est notablement modifié: un écran fixe E remplace l'anneau tournant A_2 ; la lampe l_2 reste immobile, mais un système d'écrans tournants opaques l_1 , l_2 , l_3 est interposé entre l_2 et E ; ils sont perforés d'ouvertures de forme telle que, pour une vitesse donnée, E ne puisse passer de l_2 à E

qu'un mince pinceau de lumière qui décrit une spirale exactement synchronisée avec celle que parcourt le foyer f_1 au poste émetteur. Ce mécanisme est compliqué et nous ne le décrivons pas.

Pourvu que la spirale soit décrite complètement au moins dix fois par seconde au transmetteur et au récepteur l'écran E portera une image du cliché fixé sur le disque C_1 de l'émetteur.

calé un système de disques perforés l_1 , l_2 , l_3 , en rotation dont la disposition est ainsi réglée que le faisceau lumineux qui peut arriver à l'écran E y trace par points une spirale rigoureusement concordante avec celle que le foyer f_1 de l'émetteur trace sur la pellicule à reproduire en projection (1).

Dans ces conditions chaque partie de la pellicule est successivement projetée sur l'écran E ; mais notre œil est incapable de totaliser l'image. Il ne pourrait y arriver que si la spirale se reproduisait régulièrement, tant à l'émetteur qu'au récepteur, au moins 10 fois par seconde. Dans ces conditions, en effet, le début de chaque spirale resterait encore fixé sur la rétine lorsque la fin s'y dessinerait (2). Par exemple, si on veut transmettre une pellicule 6×9 par portions successives de 1 millimètre carré (ce qui ne donnera encore qu'une netteté très discutable...) il faudra environ 60,000 impressions successives par seconde! Inutile de dire que le sélénium, paresseux incorrigible, refuse de suivre. A cela près, le problème serait résolu.

Alors... on se mit à la recherche d'un serviteur plus agile et on le trouva:

Quand dans un vide assez poussé, une surface de verre, enduite d'une couche de potassium P (fig. VI) est frappée par un faisceau de rayons lumineux L , elle projette en tous sens une pluie d'électrons négatifs dont l'abondance est proportionnelle à l'intensité des rayons incidents, et dont on peut diriger le flux en plaçant à proximité un conducteur annulaire a électrisé positivement. Tous ceux qui ont lié quelque connaissance avec les électrons comprendront que cela revient à dire qu'un tube ainsi monté jouit précisément de la propriété caractéristique du sélénium, mais avec quelques traits spéciaux: dans l'obscurité complète le tube ne laisse passer aucun courant; cela vaut un bon point! Ensuite son obéissance aux excitations lumineuses est immédiate, car l'inertie des électrons est moindre que tout ce que nous pouvons imaginer; on peut demander à ce tube plus d'un million de variations par seconde sans constater trace de paresse ou de lassitude et ceci vaut tout un chargement de bons points! Il est vrai que le tube au potassium n'admet pas des courants aussi intenses que la cellule au sélénium, mais, grâce aux amplificateurs que la T. S. F. a popularisés, on peut multiplier cette intensité par tel facteur qu'on voudra.

Alors... on a mis ce lambin de sélénium au repos jusqu'à nouvel

(1) Nous ne décrivons pas ce dispositif compliqué, qui ne comporte d'ailleurs que des difficultés d'ordre mécanique et qui a été réalisé de diverses façons.

(2) On sait que les perceptions rétiniennes perdurent toutes pendant environ 1/10 de seconde. C'est une paresse analogue à celle du sélénium, mais une heureuse paresse qui a rendu possible le cinéma.

(1) Ce synchronisme est délicat à réaliser; on y est arrivé cependant et avec toute la perfection désirable.

ordre et, en le remplaçant par le tube nouveau venu, on a réalisé avec l'appareil que nous venons de décrire des projections très acceptables de clichés situés à plusieurs centaines de kilomètres.

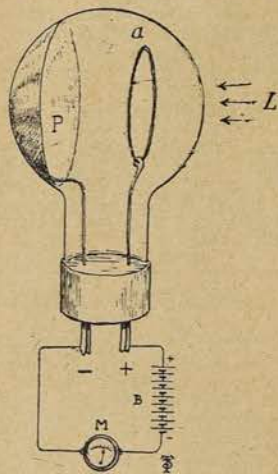


FIG. VI. Tube au potassium. — Une ampoule de verre a été enduite sur une partie P de sa surface interne d'une couche de potassium; elle contient en outre un anneau métallique a. Ces deux électrodes sont reliées aux fiches + et —. L'air de ce tube a été remplacé par de l'azote très raréfié.

Si on établit les connexions schématisées sur la figure, le milliampère-mètre marque zéro dans l'obscurité et dévie quand un faisceau lumineux traverse l'anneau a.

Quand la lumière est supprimée le retour au zéro est immédiat.

L'explication de ce phénomène est connue: sous le choc des rayons lumineux le potassium émet un torrent d'électrons d'autant plus dense que la lumière qui le frappe est plus vive. Ces électrons sont attirés par l'anneau a rendu positif par la batterie B.

Ce flux d'électrons constitue seul le courant dans le tube.

On a fait mieux: cette pousse a été réalisée... sans fil! Ce n'était pas assez: on s'est attaqué, toujours sans fil, à la télévision proprement dite. Voyons brièvement comment:

Un sujet animé O dont on veut... radiophoter l'image (excusez

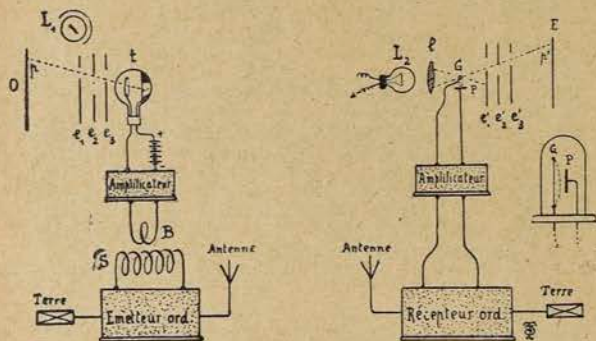


FIG. VII. La télévision sans fil. — 1. En radiophonie un poste émetteur comprend, outre un appareil spécial relié à une antenne et à une « terre », une bobine B reliée au microphone devant lequel on parle et dont le courant modulé par les vibrations de la voix se transforme, par la réaction de cette bobine B sur la bobine S, en ondulations de l'éther. Celles-ci se diffusent dans l'espace.

Dans notre cas la bobine B est parcourue comme il a été expliqué par des courants variables dont le rythme est déterminé par la quantité de lumière que les différents points de l'objet à transmettre envoient successivement dans le tube t. La réaction de B sur S transforme ces courants vibratoires en ondulations synchrones de l'éther.

2. En radiophonie un poste récepteur est constitué par un appareil avec antenne et terre qui capte les ondes de l'éther et les retransforme en courants variables. Ceux-ci passent par un haut parleur dont il font vibrer la membrane.

Dans notre cas les oscillations de l'éther venant de l'émetteur sont captées, de la même façon, mais le haut parleur est remplacé par un électromètre à fils G. Ce fil vibre comme les oscillations de l'éther et intercepte la lumière de e_1 (petit cercle plein) ou la laisse passer (petit cercle pointillé), de sorte que la quantité de lumière qui frappe les tissus $e_1 e_2 e_3$ varie comme la quantité de lumière qui, à l'émetteur, frappe le tube t.

En vertu du double jeu d'écrans $e_1 e_2 e_3$ et $e_1 e_2 e_3$ on obtient sur l'écran E une image (strée en spirale) de l'objet O. Les mouvements de ce dernier sont très bien reproduits à condition que la rotation soit assez rapide et le pas assez serré.

Note.

Sur la figure l'électromètre est représenté vu d'en haut. A droite il est schématisé vu de côté: les courants produisent une électrisation contraire du plateau P et du fil G: donc celui-ci est attiré et laisse passer la lumière. Au moment où le courant s'annule le fil G redevient vertical et intercepte la lumière.

le néologisme) est très vivement éclairé par une ou plusieurs lampes L_1 (1). Un système mobile d'écrans L_1, L_2, L_3 analogues à celui de la fig. V fait en sorte que les points p (ou plutôt les petites portions de surface) dont la lumière peut atteindre le tube au potassium t se succèdent en spirale; toutes les portions qui forment le sujet devront exercer successivement leur action au moins dix fois par seconde. Grâce au tube t, il en résulte dans le circuit de celui-ci des courants variables dont l'intensité est à chaque instant proportionnelle à l'éclat de la petite portion du sujet qui peut, à cet instant, envoyer des rayons lumineux sur le tube t. Ce courant variable est amplifié par les moyens ordinaires de la T. S. F. et l'oscillation intense qui en résulte dans la bobine B agit sur le self S d'un émetteur quelconque de concerts radiophoniques: il s'ensuit des ondes hertziennes synchrones avec les variations de l'éclairage du tube t, et ces ondes se répandent au loin.

Elle sont captées par un récepteur radiophonique quelconque et redeviennent des courants pulsatoires (toujours synchrones avec la lumière reçue par le tube t); ceux-ci sont amplifiés puis envoyés dans un électromètre à fil de quartz.

L'organe principal de cet appareil est un fin fil métallisé G qui est rejeté sur le côté chaque fois qu'il reçoit une charge électrique, et revient à la position verticale dès que cette tension s'évanouit. Et ce fil est placé au foyer d'une lentille l éclairée par une lampe L_2 . Donc quand le tube t est isolant (zone obscure du sujet), la lumière est interceptée; elle passe au contraire, quand le tube t est conducteur (zone claire du sujet), car le fil G est alors écarté. Si donc devant cette lampe est placé un système d'écrans mobiles e_1, e_2, e_3 , identiques à ceux de l'émetteur S tournant en parfait synchronisme avec eux, il se formera sur l'écran toutes les secondes dix spirales superposées qui formeront l'image du sujet animé. Encore une fois, cette image est d'autant plus nette que le pas de la spirale est plus serré.

Jusqu'ici, on a transmis ainsi une main en mouvement, et même la tête d'un fumeur lançant des bouffées dont on pouvait au récepteur suivre les volutes.

Le problème est donc scientifiquement résolu, ce qui mérite à coup sûr une admiration sans réserve.

Cependant, on s'en rend compte, l'expérience n'est pas à la portée de toutes les bourses, et la plupart de mes lecteurs risquent beaucoup — sans que je le leur souhaite! — de fermer l'œil pour de bon avant d'avoir eu l'occasion de l'ouvrir sur une figure animée arrivant d'un pays lointain sur les ailes de l'éther...

J. TILLIEUX.

" Le voyageur étonné "

par Adolphe Retté⁽¹⁾

Quand on songe à ce que fut Adolphe Retté jusqu'en 1906 et à la transformation opérée en cette âme depuis lors, on ne peut qu'admirer l'action de la grâce divine.

Parmi les hommes de lettres qui se sont convertis si nombreux, en ces temps, Retté est celui qui, de tous, est le moins resté un homme de lettres. Il a sans doute publié une série respectable de livres, et sa plume n'est jamais demeurée inactive. Mais alors que Coppée, Huysmans, Brunetière, Bourget et tant d'autres sont restés des littérateurs dans toute la force du terme, et que quelques-uns d'entre eux ont gardé pour les lettres un enthousiasme exagéré, Retté, lui, a compris du premier coup que la littérature n'était plus pour lui le tout de l'existence.

« Pour moi, dit-il, elle est une baguette au doigt et rien de plus. L'objet capital de mes pensées réside ailleurs. »

(1) Cet éclairage doit être violent ce qui est gênant pour les personnes dont on reproduit l'image: on les aveugle... pour les faire voir! Or, on a constaté que le tube à potassium est aussi très sensible aux rayons infrarouges qui n'impressionnent pas notre œil. On peut donc se servir — même exclusivement — de ceux-ci et on réalise ainsi ce paradoxe: envoyer à cent kilomètres, une image lumineuse d'une personne maintenue dans la plus parfaite obscurité!

(1) Paris, Albert Messein, éditeur.

C'est ainsi qu'il explique que, n'attendant de la plupart des gens de lettres d'aujourd'hui aucune équité, il se soit séparé d'eux pour devenir un isolé, vivant d'une vie à peu près cénobitique, loin des coteries et des chapelles, et bien décidé à ne faire aucune concession à la mode du jour.

Et cependant, il attache trop et trop peu d'importance à la littérature en lui attribuant le rôle de la bague au doigt.

A lire *Le Voyageur étonné*, j'ai l'impression qu'il ne la traite même pas en bijou précieux, accessoire sans doute, mais qui serait après tout un ornement de sa vie. Il est vraiment trop à Dieu et au seul souci de répandre les bonnes idées et de faire œuvre d'apostolat, pour perdre son temps à la littérature pure.

D'autre part, au fond, il accorde à la littérature une place beaucoup plus grande. S'il la méprise pour elle-même, il ne dédaigne pas de la mettre au service de la vérité pour la plus grande gloire de Dieu. En un mot, il lui fait jouer le rôle qu'un François de Sales et un Bossuet lui accordaient dans leur vie.

Et c'est très bien ainsi, et c'est la merveille accomplie par la grâce dans cette âme. Elle a opéré le miracle de détacher de la gloire terrestre un homme qui s'était lancé dans la carrière avec l'ardeur de ses vingt ans, et qui comptait bien la parcourir avec ébat. Rotté a choisi la meilleure part. Il s'est épargné les rancunes et les rancœurs des gens de lettres qui n'ont que la préoccupation de réussir, et qui se rendent malheureux en voyant les autres réussir mieux qu'eux.

Si ses livres n'ont pas eu, excepté *Du diable à Dieu*, le grand succès, si les journaux et revues, dont il se tient éloigné, n'ont pas claironné les titres de ses nouvelles productions, il a obtenu la satisfaction intime plus solide de constater que son œuvre opérait du bien, attirait les âmes vers Dieu ou excitait en elles les sentiments qui devaient un jour les amener à résipiscence.

Le même succès est assuré au livre du Voyageur étonné qui passe à travers le monde en admirant tout ce que la foi chrétienne lui fait découvrir. On y lira des histoires où le surnaturel joue un grand rôle, dans le genre de celles qui forment l'attrait de la *Lumière invisible*, de Hugh Benson; on y trouvera de la critique littéraire, toujours marquée au coin de ce bon sens chrétien qu'on ne rencontre plus guère chez les critiques en contact trop direct avec l'esprit parisien; puis, ce seront des souvenirs de jeunesse ou de la vie littéraire d'autrefois, où passent quelques figures intéressantes, Barrès, Boylesve, Claudel, Moréas, ce dernier y apparaissant comme le type le plus achevé du littérateur que Rotté n'est plus et ne veut plus être; et encore, des effusions lyriques, des commentaires de textes évangéliques, des méditations où Rotté nous révèle le plus intime de son âme.

Le tout en un style simple, ou du moins plus simplifié que dans les premières productions d'un auteur que les images de Huysmans hantaient trop autrefois. Peut-être sacrifie-t-il encore à un certain parti-pris de brutalité qui abaisse sa plume à des expressions triviales. Sans doute, Voltaire mérite les épithètes qu'il lui décoche, et il ne commet pas d'injustice à son égard. Mais il y a, dirai-je, la manière... qui doit sauvegarder la dignité non pas de Voltaire, mais de Rotté.

Atteint, depuis des années, d'une maladie qu'il dit incurable, Rotté sent l'affaiblissement de ses forces, et il annonce que ce livre sera son dernier. Mais déjà, il avait prévu le même sort à son ouvrage précédent. Espérons qu'une fois encore il sera mauvais prophète, et que la Providence lui permettra, dans sa rude épreuve, de continuer à faire du bien par ses livres si éminemment chrétiens.

PAUL HALPLANTS.

Un anniversaire

Cinquante ans, jour pour jour, se sont écoulés le 13 juillet depuis la fin du Congrès de Berlin, un des plus importants qu'ait connus l'histoire de notre Occident. Un mois durant, dans la capitale de l'Allemagne impériale, les représentants de l'Europe monarchique, pliant sous le poids de leurs innombrables décorations et parfois sous celui des années (le chancelier russe prince Gortchakoff!), avaient disposé à leur guise des peuples et des frontières dans le sud-est de l'Europe... anticipant ainsi sur les *Big Four* de 1918-1919, qui, eux, au nom des principes démocratiques cette fois, allaient régler comme bon leur semblerait les destinées non seulement de l'Europe presque tout entière mais de notables parties d'autres continents.

Aucun des signataires du traité de Berlin n'est encore en vie et parmi les monarchies européennes dont les plénipotentiaires apposèrent leurs signatures au bas de cet instrument diplomatique, deux seulement : l'Angleterre et l'Italie subsistent toujours. La Russie impériale s'est muée en Soviétique, l'Autriche, l'Allemagne, la Turquie sont en république ou... prétendent l'être.

* * *

En 1875, les populations chrétiennes de Bosnie et d'Herzégovine s'insurgeaient contre le despotisme turc et bientôt la Serbie, alors principauté vassale de Constantinople, se rangeait à leurs côtés. La Bulgarie s'agitait à son tour. Les Turcs répondirent à cette agitation par leur argument habituel. Les massacres bulgares (simple jeu d'enfant du reste si on les rapproche des atrocités d'Arménie restées impunies) soulevèrent l'indignation d'Anglais philanthropes et Gladstone tonna généreusement contre les *Bulgarian atrocities*. (Vingt ans plus tard, il allait traiter le même sultan, Abdul-Hamid, de *Great Assassin*).

La lutte serbo-turque était inégale, et le valeureux petit pays allait être écrasé lorsque la Russie d'Alexandre II, fidèle à ses traditions de protectrice des populations chrétiennes des Balkans, intervint. De longues palabres s'engagèrent alors à Constantinople, la Turquie ayant obtempéré à l'ultimatum russe, lui enjoignant d'arrêter la marche de ses armées. Ces palabres n'aboutirent pratiquement à rien, et le 24 avril 1877, le Tsar déclarait la guerre au Sultan.

Elle dura dix mois et les armées russes connurent, à côté de succès retentissants, de non moins éclatantes défaites, tant sur le théâtre européen que sur le théâtre asiatique des hostilités.

Si la chaîne des Balkans fut traversée au cœur de l'hiver, attestant par là une fois de plus l'endurance du soldat moscovite, Plevna où Osman Pacha s'était enfoncé à la tête d'une nombreuse armée infligea aux Russes coup sur coup trois échecs humiliants. Pour en venir à bout, le généralissime grand-duc Nicolas (père du « commandant en chef suprême » des armées russes de 1914-1915) appela à son aide l'armée roumaine. Plevna finit par succomber, et à partir de ce moment, les événements se précipitèrent. Le 3 mars 1878, la guerre prenait fin sur les rives de la mer de Marmara, où le général Nicolas Ignatieff signait, avec le ministre turc des Affaires étrangères, le traité de San Stéfano.

Les conditions en étaient assez dures, et cependant, lisons-nous dans le *Sunday Times* du 8 juillet dernier, « la modération russe nous surprend aujourd'hui. » La Russie demandait certainement très peu pour elle-même. Mais la carte des Balkans était bouleversée de fond en comble. Une immense Bulgarie, vassale des Turcs mais autonome, s'étendait du Danube à l'Égée et à Salonique. La Serbie et la Roumanie étaient reconnues indépendantes, et l'Empire des tsars s'arrondissait d'une partie de l'Arménie turque.

Toutefois, l'accès de turcophobie qui s'était emparé d'une partie de l'opinion anglaise s'était apaisé entretemps : la philanthropie britannique n'avait pu survivre au spectacle de l'armée russe campant à portée des Détroits. Charité bien ordonnée commence par soi-même : avant les intérêts des populations chrétiennes de l'Empire turc n'y avait-il pas ceux de l'Empire britannique? Le cabinet Beaconsfield (*Disraeli*) adopta une attitude menaçante, l'Autriche-Hongrie mobilisa un corps d'armée, l'Allemagne accorda à l'Autriche-Hongrie son appui moral. La Russie céda.

Il ne sera plus donné suite aux demandes d'envoi d'exemplaires de la « Revue catholique des Idées et des Faits » non accompagnées du coût des numéros demandés.

Le 13 juin, le Congrès de Berlin s'assemblait. Il délibéra pendant un mois et bouleversa à son tour l'œuvre de San Stéfano. En Asie, une partie de l'Arménie, dans les Balkans la plus grande partie de la Bulgarie étaient replacées sous le joug turc. Les droits des populations ainsi sacrifiées étaient garantis par deux articles qui restèrent toujours lettre morte.

En revanche, l'Autriche-Hongrie était autorisée à occuper et à administrer la Bosnie, l'Herzégovine et le Sandjak de Novibazar, alors que la Grande-Bretagne obtenait de la Turquie pour prix de sa protection et en vertu d'une convention spéciale, l'île de Chypre qu'elle détient toujours. Par cette convention, elle garantissait à l'Empire ottoman ses possessions d'Asie et assumait en quelque sorte la responsabilité d'un gouvernement turc tant soit peu convenable dans ces régions — rougies depuis impulement par le sang de tant de martyrs arméniens.



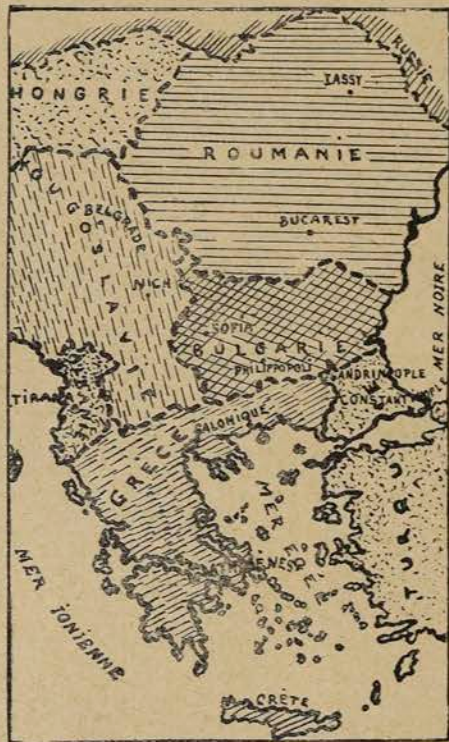
Les Balkans après le traité de Berlin (1878).

Il importe de faire observer que la Russie avait dû se résigner à l'occupation de la Bosnie-Herzégovine par la monarchie danubienne dès janvier 1877. A cette date avait eu lieu, à Reichstadt, une entente entre François-Joseph et Alexandre II et le Tsar avait consenti ce sacrifice pour s'assurer, en cas de guerre russo-turque, la neutralité « bienveillante » de Vienne.

Ainsi que M. Spalaïkovitch, ministre de Yougoslavie à Paris, le rappelait il y a quelque temps, le Congrès de Berlin, en sanctionnant implicitement l'accord de Reichstadt, travaillait à préparer... la grande guerre. Car, en 1909, l'annexion de la Bosnie-Herzégovine à l'Autriche-Hongrie manqua déjà de déclencher la catastrophe, et, cinq ans plus tard, c'est de la capitale de la Bosnie (attentat de Sarajevo) que partait, par une belle journée de mai, l'étincelle funeste qui, cinq semaines plus tard, faisait exploser la poudrière européenne.

Signé en 1878, le traité de Berlin, objet d'une hostilité non déguisée — et très naturelle — de la part des « slavophiles » russes, subissait une double entorse dès 1885-1886. A Berlin, la Bulgarie de San Stéfano avait été divisée autour du tapis vert en trois parties : 1^o principauté vassale, avec Sofia comme capitale, entre les Balkans et le Danube; 2^o « Roumélie orientale », province turque autonome au Sud des Balkans (vallée de la Maritza); 3^o Macédoine. Autour de cette question de Roumélie orientale, la rupture avait manqué se produire entre l'Angleterre et la Russie, celle-ci finissant par céder une fois encore.

Le 18 septembre 1885, la réunion à la principauté de Bulgarie de cette entité ultra-artificielle enfantée par des cerveaux de diplomates chamarrés sans contact avec la réalité, était proclamée à Philippopoli. Les populations non consultées, avaient très naturellement déchiré en mille morceaux, à la première occasion,



Les Balkans en 1928.

le chiffon de papier qui dressait entre elles une barrière combien factice. Pour la Russie, c'était — cela pouvait être du moins — la revanche de Berlin. C'est ainsi que les slavophiles interprétèrent le coup d'Etat de Plovdiv (nom bulgare de Philippopoli). Mais en haut lieu, la situation avait changé. Le « Tsar libérateur » était tombé, le 13 mars 1881, sous les bombes des assassins du parti révolutionnaire « Terre et Liberté ». Son fils et successeur, Alexandre III, était porté à prendre, sur beaucoup de questions, le contre-pied d'Alexandre II. En plus, il détestait Alexandre de Battenberg, prince de Bulgarie depuis 1879. Il désapprouva donc l'acte du 18 septembre et adopta à l'égard de la Bulgarie une politique fort maladroite — dont la Russie très vraisemblablement subit aujourd'hui encore les conséquences. Cette politique aboutit, en effet, à l'élection, en 1887, par le Sobranie bulgare, de Ferdinand de Cobourg comme prince de Bulgarie. Alexandre III l'ignora jusqu'à sa mort, mais Nicolas II finit par le reconnaître en 1896. Etant donné que c'est surtout Ferdinand I^{er} qui jeta la Bulgarie dans le camp des ennemis de l'Entente en 1915; que par là la guerre fut certainement prolongée de deux ans et que l'Empire des Tsars s'effondra dans l'intervalle; étant donné tout cela, dis-je, on peut affirmer sans

trop d'exagération que la politique suivie par Alexandre III vis-à-vis de la Bulgarie contenait les germes de la future débâcle russe. Il m'en coûte de le reconnaître, car j'ai une véritable affection pour la mémoire du Souverain qui, sans avoir une seule fois tiré l'épée, légua à son infortuné — et incapable — successeur une Russie pacifiée à l'intérieur (au moins en apparence) et jouissant au dehors d'un prestige rappelant celui qui l'avait auréolée après les guerres napoléoniennes. S'il y avait demain plébiscite en France, écrivait le correspondant du *Times* à Paris, à son journal, dans l'hiver de 1891-1892, l'empereur de Russie recevrait certainement des millions de suffrages.

Errare humanum est...

Le conflit russo-bulgar succédant au coup d'Etat du 18 septembre 1885 est instructif parce qu'il nous montre sur le vif ce qu'avait par fois d'inexact la conception qu'on se faisait en Occident de la politique extérieure russe, censée être systématiquement et sans défaillances orientée une fois pour toutes vers des buts immuables. La Russie d'Alexandre II avait sacrifié 200.000 hommes et un milliard de roubles pour libérer le Slaves balkaniques et tout spécialement les Bulgares. Elle avait dû assister impuissante au Congrès de Berlin, qui fit table rase d'une grande partie des résultats obtenus par elle au prix d'énormes difficultés. Sept ans plus tard, la moitié de l'œuvre de Berlin était à son tour réduite à néant par un mouvement spontané des populations, sans qu'il en coûtât à l'Empire des Tsars une goutte de sang, ni un copeck. Mais la Russie d'Alexandre III ne voulait plus, à ce moment d'une grande Bulgarie et s'érigeait en gardienne d'un traité qui lui avait été imposé par la Grande-Bretagne et l'Autriche-Hongrie la menace à la bouche!!!

Cependant, le froncement de sourcils du fils d'Alexandre II n'avait pas arrêté le cours naturel des choses. L'Europe n'intervint pas pour empêcher l'union des deux Bulgaries. D'autre part, les Bulgares attaqués à l'improviste par la Serbie faisaient bonne contenance, et il fallut la menace autrichienne transmise par le comte de Khevenhüller-Metsch, à Pirot, à Alexandre de Battenberg (novembre 1885) pour enrayer leur contre-offensive victorieuse. Cela fit bonne impression, et l'Europe fut plus que jamais disposée à laisser faire. Elle se tut encore lorsque quelques mois plus tard, la Russie eut fait connaître que le port de Batoum, sur la mer Noire, annexé en 1878, ne serait plus port franc, ainsi qu'il avait été décidé à Berlin. Sans doute, Alexandre III voyait-il là une revanche sur « Philippopolis »!

A part ces deux entorses, l'édifice érigé sous les auspices de l'« honnête courtier », prince de Bismarck, tint tant bien que mal pendant plus d'un quart de siècle encore. L'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie et la proclamation de l'indépendance bulgare (1908-1909) y firent deux nouvelles brèches. Mais pour constater l'effondrement définitif et sans retour d'un des traités les plus « contre-nature » qui furent jamais, il nous faut attendre les événements de 1912-1913. A cette date, l'offensive concentrée des Etats chrétiens des Balkans contre la Turquie (Monténégro, Serbie, Grèce, Bulgarie) n'en laissait plus pierre sur pierre.

C'est aujourd'hui un souvenir historique, et de l'« œuvre » de juin-juillet 1878, il ne reste plus rien de concret. Ses antécédents, les circonstances dans lesquelles elle vit le jour, les diverses et instructives phases de son effritement, nous ont paru dignes d'être rappelées.

— COMTE PEROVSKY.

La poésie de guerre de Louis Mercier⁽¹⁾

Presque tout au long des *Poèmes de la tranchée*, la prière ingénieuse et spontanée de Mercier choisit donc pour chaque catégorie de soldats le patron opportuniste. C'est ici entre le poète et les Saints cet échange constant de sollicitations et de services qui demeure la plus consolante caractéristique du catholicisme. Sainte Marthe, la diligente ménagère du Nouveau Testament, se trouve ainsi promue patronne des cuisiniers, Notre-Dame de Prompt Secours patronne de tous ceux « qu'étreint la grande angoisse », Notre-Dame encore, mais, cette fois, Notre-Dame des Sept Douleurs, patronne de

Celles dont la vie à pleurer se dévore,

sainte Jeanne d'Arc enfin patronne des fiancées esseulées, de la France, de ses soldats, de ses prisonniers et de ses blessés.

Entre ces patrons, éclatantes préfigures de notre pauvre frère le Poilu, et le Poilu lui-même, le poète trouve certaines assez intimes relations qui donnent à sa prière une ferme base. Il n'y a pas là de ces faciles jeux de concordances entre le monde tangible et l'autre qui dispensent si souvent les poètes d'inspiration, de véritable élan, — mais des rapports rationnels et vrais, tout au moins vraisemblables.

Si, par exemple, le poète invoque Jésus « pour la cagna », gîte précaire, tanière misérable,

Qui n'est délicate en aucune saison,

c'est qu'elle a de quoi plaire au Seigneur, en raison de sa ressemblance avec la triste crèche de Bethléem et le pauvre foyer de Nazareth. S'il implore encore le Sauveur en faveur des porteurs de rondins, c'est qu'avant eux, et pour leur salut, sur ses épaules lui aussi porta son faix de bois.

Cette prière de Louis Mercier prend volontiers les inflexions et le ton de la traditionnelle prière de l'Eglise. J'y trouve en quelque manière, simple impression que je ne prends pas le temps d'analyser, mais que je crois juste, la facture de la prière-type : le *Pater*, et, comme si souvent aussi dans Claudel et dans Francis Jammes, l'exact écho de la liturgie :

*Donnez-leur le repos parmi les Bienheureux,
Faites luire sur eux la lumière éternelle!*

J'y trouve aussi l'obstinée, la pressante allure, je dirais presque la mélodie sommaire et monotone, des litanies :

Consolatrice des affligés, au secours!...

Madone aux douces mains...

Vierge des Sept Douleurs...

Notre-Dame du Prompt-Secours...

Mère...

Au reste, c'est tellement cela que le poète lui-même a voulu réaliser, qu'il a expressément appelé les dernières pièces de son recueil *Litanies de la Bienheureuse Jeanne d'Arc*. Et les douze titres de ces douze derniers poèmes ne figurent pas autre chose que ces sortes de vocatifs avec lesquels la piété des fidèles a coutume de harceler les saints ou saintes dont l'intercession lui semble la plus efficace : *Rose d'Épiphanie, Lys mystérieux, Sainte Fleur des champs, Sourire des adieux, Libératrice de l'épée, Guerrière au pur étendard, Consolation des fiancées, Armure de la France, Aurore de joie, Baume des blessés, Etoile des prisonniers, Guide des élus.*

Même chrétienne simplicité dans l'évocation de quelques aspects de nature, dans la région désolée et mutilée du front. Rien n'en témoigne mieux que la belle *Élégie sur un arbre*, d'où tout paganisme et tout panthéisme sont absents. Certes, qui ne salue, au passage, et avec quel respect attendri! quand tombent, dans le célèbre poème de Ronsard, les arbres de la forêt de Gâtine, — la fuite effarouchée des nymphes qui vivaient « dessous leur

(1) Voir la *Revue catholique des idées et des faits* du 15 juin 1928.

rude écorce », et dont le sang ruisselait par toutes les blessures du bois ? Il nous plaît pourtant davantage — et c'est, d'ailleurs, chose bien plus pathétique — qu'ici l'arbre de Louis Mercier participe religieusement à l'universel martyre en ce tragique moment où il tombe. C'est que l'arbre, ainsi que toutes choses en la nature, a gagné en noblesse depuis la nouvelle ère. Il peut bien être promu martyr à son tour, ayant jadis rappelé au saint d'Assise le gibet où l'on pendit l'Homme-Dieu.

*Certes, ce n'est pas toi que visait leur engin.
Tu n'en tombas pas moins pour la cause très pure :
Béni soit ton trépas, et gloire à ton destin,
Héros charmant, martyr à verte chevelure !*

Aussi la tendresse de ce poète pour l'arbre est-elle plus profonde et plus vraiment fraternelle que celle d'un Hésiode, d'un Théocrite ou même d'un Virgile.

*C'est un jour comme bien d'autres à la tranchée,
L'hiver. Un vent brutal et qui vient de chez eux
Bouscule au ras du sol les feuilles desséchées,
Fouette les bois et rend les arbres malheureux.*

*Ah ! ces arbres ! Plusieurs ne sont plus que des souches
Tendant leurs moignons noirs par les obus troués ;
D'autres sont gisants, morts ; d'autres debout, farouches,
Retiennent dans leurs bras leurs compagnons tués.*

En nos temps où l'art de la description abondante, touffue et très suffisamment, voire trop pittoresque, est à la portée de tant de très moyens poètes, Louis Mercier s'interdit de prodiguer pour le plaisir les croquis ou tableaux du décor de la guerre, ou, s'il vient à l'évoquer, il en révèle bien plutôt l'âme, le caractère presque moral, que les lignes, les contours, et les plans. Il dit surtout sa détresse, son abandon, sa désolation, sa nudité parfois, dans une horrible paix où l'Intrus prépare sans trêve son tonnerre.

*Là-haut monte un chemin encadré de feuillage ;
Large et plaisant, il doit aboutir au village,
Quelque bourg indolent de ce terroir picard :
Murailles de torchis, maisons d'un seul étage
Qui dorment de bonne heure et se réveillent tard.*

*Mais ce chemin est mort. Il ne sert à personne,
Les jours passent, le temps se traîne monotone ;
En vain épierait-on des heures, rien à voir !
Pas un char paysan dont le pavé résonne,
Pas un enfant rentrant de l'école, le soir.*

*Homme ni bête, rien de vivant... L'on écoute.
L'oreille en apprendra plus que les yeux sans doute.
Oh ! qu'il vienne une voix du pays prisonnier...*

*Rien... Silence absolu. Si quelque chose arrive,
C'est, la nuit, un cahot de voiture massive,
Un roulement de lourds caissons chargés d'obus,
C'est un rail qui martèle, un boulon que l'on rive...*

De tout cela, comme on voit, l'odieuse littérature, le métier, souvent vil, sont absents. Nous sommes cette fois en présence d'un poète qui, vivant vraiment sa pensée poétique et sa foi religieuse, honnit comme un péché le mot orgueilleux, l'épithète artiste, la tirade et le beau ronron. Il n'est rien comme le catholicisme senti et vécu pour remettre à leur rang les idées, les choses, les sentiments et les faits. Il n'y eut rien, en outre, comme la dernière guerre pour susciter l'exécration des petits jeux poétiques, tellement artificiels, où se comptait pendant près de trente ans la fantaisie déréglée de maints poètes. Les travers de cette génération assez antérieure, ou pas assez postérieure, à la préface du *Disciple* et aux *Amitiés françaises*, Louis Mercier s'en est affranchi sans peine. C'est au point que quand tout à fait par hasard, la tentation lui est vaguement venue de faire de la littérature et d'écrire, lui aussi, comme autrefois le prestigieux Gautier du *Capitaine Fracasse*, son petit *Effet de neige*, voici de quel haussement d'épaules et de quel sourire il l'a chassée :

*La grande neige...
D'hermine molle... a couvert
Les ongles durs des fils de fer.*

*Le matin, qu'emplit sa présence,
Resplendit de jeune innocence.*

*Tout est charmant, presque irréel,
Comme en un conte de Noël.*

*Se peut-il qu'on soit à la guerre ?
On s'offre un rêve littéraire.*

*— Un coup, deux coups, rageurs et secs,
Comme des claquements de bec ;*

*Deux balles sifflent sur la neige...
Finit l'aimable sortilège !*

*Je songe à présent que mon sang
Aurait jeté sur tout ce blanc*

*Une bien belle éclaboussure...
— Encor de la littérature !*

Cette poésie vaut donc par sa sincérité et par sa franchise, par son demi-abandon, en quelque sorte endigué et surveillé, enfin par la pudeur de son pathétique jamais outré. Sur ces divers points elle rappelle, bien entendu, avec une maîtrise très supérieure, les humbles *Prières et chants pour le temps de la guerre*, de Bellouard, si émouvants parfois dans leur humilité, dans leur ingénuité, dans leur relative indigence même, et que peut être on a un peu trop oubliés depuis le généreux et juste lancement de Barrès.

Ce que cette poésie de Louis Mercier a de plus aussi que celle de Bellouard, c'est, malgré son naturel élan, malgré sa spontanéité, une certaine dignité, une certaine tenue, un certain noble tour de main qui l'achève, sans jamais la laisser choir toutefois dans l'assez frivole splendeur et l'excessive pompe du Parnasse.

Cette maîtrise néanmoins n'empêche pas l'essor. Au contraire. Elle le rend plus puissant, plus direct et plus sûr. Depuis Pindare, ce génie prétendument désordonné, mais de si forte et si logique armature intérieure, ce fut toujours ainsi chez les vrais lyriques. Ainsi en est-il vers la fin des *Poèmes de la tranchée*, dans le suprême appel à Jeanne d'Arc et à tous les saints de France pour le céleste couronnement des héros :

*Quand, brillantes encor du souffle des batailles,
Les âmes de nos morts arriveront là-haut,
Ralliez-les devant les célestes murailles,
Et devenez leur guide et soyez leur drapeau.*

*Puis, dites au Seigneur : « Ces âmes sont de France,
Elles ont défendu le joyer et l'autel ;
Le baptême du sang les revêt d'innocence,
Daignez les accueillir dans le repos du Ciel ! »*

*Et telle qu'on vous vit à Reims, quand, triomphale,
Après avoir sauvé le royaume des lys,
Vous conduisiez le roi Charles à la Cathédrale
Afin qu'il fut sacré du chrême de Clovis,*

*Telle, pour les conduire à l'éternelle gloire,
Vous marcherez devant les âmes des guerriers,
Et les saintes et saints qui parent notre histoire,
Vous rejoindront portant des fleurs et des lauriers.*

*La douce Geneviève et Clotilde la reine,
Charlemagne, Louis, le bon sergent de Dieu,
Et les purs chevaliers morts en terre lointaine,
Pour ôter le païen détesté des Saints Lieux ;*

*Saint Denis, saint Martin, saint Remy, saint Sidoine,
Saint Germain, saint Bernard, et tous les grands Abbés
Bâtisseurs de ruchers mystiques, et les moines
Que le labour du soc ou du livre a courbés,*

*Tous se réuniront à la sainte phalange ;
Le Ciel retentira d'un Te Deum heureux,
Et saint Michel fera, debout devant ses anges,
Le salut de l'épée aux mânes de nos preux.*

On s'est donc enchanté à ces *Poèmes de la tranchée*, qui pendant la guerre apportèrent une note à laquelle nous n'étions plus habitués. Quand ils parurent, les poètes, depuis bien des années, avaient perdu le goût d'aimer la France avec simplicité :

Gloire à notre France éternelle!

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie...

Ils l'avaient aimée d'un pauvre amour oratoire qui était la négation même du vrai lyrisme. Un tribun sonore, aux pans de redingote épiquement frémissants sous le souffle d'un vent venu de la ligne bleue des Vosges, leur avait donné le ton, — très faux. Deroulède lui-même ne put jamais trouver en vers les accents qu'on attendait de sa grande âme. Le Tyrtée français n'était pas né. Ce fut un grand malheur pour le plus immédiat avenir de la France et pour la littérature d'alors.

Il a fallu l'horrible alerte, l'immense épreuve et aussi ce hasard imprévisible qu'on appelle talent pour changer la face des choses.

Louis Mercier y aura été pour beaucoup. En compagnie de quelques autres : la comtesse de Noailles, Montesquieu, poète des *Offrandes blessées*, Jammes avec ses cinq immortelles *Prières*, Claudel avec ses deux séries de *Poèmes*, il n'est pas exagéré de dire qu'il a renouvelé le genre. Son titre de gloire n'est pas mince.

En ses *Poèmes*, à lui, il a fui sagement, prudemment, les deux plus odieux excès : ce vieux romantisme qui avait fini par prendre tout le cœur de Rostand, et — deux ou trois guerriers et quelques cohortes, un peu trop davidiennes, étant mises à part — ce pâle et déplaisant pseudo-classicisme qu'avait tant aimé, faute de pouvoir se hausser plus haut, l'honnête, mais insuffisant Henri de Bornier.

Mercier aura largement contribué à remettre la poésie dans sa vraie voie.

JOSÉ VINCENT.

Les idées et les faits

L'impérialisme financier

D'un article de M. Lucien Romier, dans la Revue des Deux-Mondes, ces deux extraits :

Il restait à voir le cas d'un peuple, entièrement satisfait de son domaine, de ses ressources et du progrès naturel de sa fortune sur un territoire à peu près complet, professant le désintéressement le plus explicite à l'égard d'autrui et habilité par son repliement sur lui-même à condamner tout impérialisme, — à voir ce peuple subir, presque à son insu et malgré sa doctrine, l'entraînement d'une sorte d'impérialisme dont la source serait dans sa richesse même. Tel est le spectacle que nous ont offert les Etats-Unis d'Amérique depuis la guerre. Fait intéressant à la fois par son évolution automatique et par les réflexes d'équilibre, à peine plus conscients, qu'il détermine chez autrui.

Les Américains se proclament et se croient très sincèrement pacifistes. Ils ont une horreur de principe pour les formes traditionnelles de la conquête. Qu'est-ce à dire, au juste? C'est-à-dire qu'ils ne désirent ni annexer des territoires, ni soumettre des populations étrangères, ni imposer à quiconque leur forme de gouvernement. L'impérialisme politique n'a, pour eux, effectivement aucun sens, n'ayant aucun attrait. Pourtant, il n'est pas d'impérialisme dénoncé plus souvent, aujourd'hui, dans le monde, que l'impérialisme des Etats-Unis. La dénonciation vient tantôt à propos d'une conférence panaméricaine, tantôt à propos des affaires du Nicaragua ou du Mexique, tantôt à propos des agissements des compagnies pétrolières, tantôt à propos d'un nouveau programme de constructions navales, tantôt à propos de l'Extrême-Orient et tantôt à propos de l'Europe. Aux Etats-Unis mêmes, on perçoit un conflit incessant entre les forces fatales qui semblent mettre ce peuple, malgré lui, en posture d'impérialisme, et la résistance traditionnelle de ses goûts ou de ses instincts. Conflit qui apparaît jusque dans le magistère moral que s'attribuent certains dirigeants de la banque américaine vis-à-vis des autres peuples.

De fait, c'est sur la base des capitaux investis à l'extérieur que s'est formée, plus ou moins consciemment, la puissance dite « impérialiste » des Etats-Unis.

Le phénomène se développe depuis vingt ans, avec une rapidité et une ampleur inouïes. On sait que, jusqu'au début de ce siècle, l'Amérique n'avait cessé d'absorber des capitaux européens, que lui fournissaient l'Angleterre la Hollande, l'Allemagne et la France. Le coût de son outillage public et de son équipement

industriel, l'un et l'autre prodigieux, avait fait d'elle, comme l'a écrit un professeur de Columbia, M. Edwin Seligman, « la grande débitrice du monde ». Mais, à partir des premières années du XX^e siècle, le courant fut renversé : les grands réseaux de voies ferrées des Etats-Unis étaient achevés et, par là, se fermait le champ le plus large pour l'investissement massif de capitaux ; l'industrie pleinement équipée bénéficiait des chances extraordinaires que lui assuraient à la fois l'afflux des immigrants et la hausse générale du *standard* de vie... La richesse émanant d'un travail multiplié et favorisé devait produire automatiquement l'expansion. Le peuple américain, le plus grand débiteur du monde, allait devenir, en quelques années, le plus grand créancier. A cet égard, la guerre, en détruisant les capitaux de l'Europe et provoquant la hausse universelle du taux d'intérêt, doubla les chances qui s'offraient déjà à l'expansion financière des Etats-Unis.

En 1900, les capitaux investis par les Etats-Unis à l'étranger ne dépassaient guère 500 millions de dollars. En 1909, ces capitaux montaient déjà à 2 milliards 500 millions. Aujourd'hui, il est difficile d'en préciser rigoureusement la somme. Mais on estime que les prêts consentis aux gouvernements étrangers et les prêts dits privés représentent un total d'environ 30 milliards de dollars, soit à peu près 15 milliards pour la première catégorie et 15 milliards pour la seconde.

Cependant l'Europe commence à réagir... Et ses réactions, qu'elles proviennent de desseins calculés, de réflexes instinctifs ou de phénomènes en quelque sorte physiques, nous permettent de voir comment un impérialisme financier, quelle qu'en soit l'étendue, finit par trouver ses limites.

Tout investissement de capitaux suppose que les capitaux seront rémunérés. Or, les capitaux ne peuvent être rémunérés que si leur intervention détermine, là où ils sont investis, un progrès des moyens de production, un surcroît d'activité et de revenus.

Autrement dit, il faut que les capacités du débiteur augmentent pour garantir le bénéfice du prêteur. Ainsi tout crédit tend à devenir superflu et à retourner au bailleur, à mesure que l'emprunteur tire des moyens que lui a fournis son emprunt, plus de force pour se libérer.

On avait vu, au cours du XIX^e siècle, l'expansion financière de l'Europe transformer les pays neufs, développer leurs facultés de production et de travail, leur apporter les armes de la technique, susciter en eux des forces d'entreprise, les élever vers un état de richesse, profitable pour le créancier européen, profitable surtout, par rapport aux conditions passées, pour le colon ou l'indigène. L'Amérique, le plus grand et le mieux pourvu des pays neufs, était le plus illustre exemple de la colonisation

européenne. La première, aussi, elle s'était libérée de son créancier, d'abord en développant son outillage économique, — ce qui lui permit d'opposer une barrière de douanes de plus en plus haute à l'entrée des marchandises d'Europe, — puis en formant elle-même des capitaux si abondants qu'ils débordèrent au dehors, jusqu'au jour où l'Europe, à son tour, lui demanda un ample crédit. Il était fatal que l'Europe, sollicitant les capitaux de sa propre « colonie » l'Amérique, après en avoir été si longtemps la créancière, trouvât, dans le crédit qui lui revenait d'outre-mer, le moyen, non seulement de remédier à sa gêne immédiate, mais d'accroître sa puissance économique. L'Europe devait tirer parti d'autant plus vite de cet afflux ou reflux de crédit qu'elle n'avait besoin, précisément, que de crédit, et qu'à la différence des pays neufs, elle possédait déjà, comme forces acquises, toutes les ressources de la science, de la technique, de l'organisation et d'une expérience incomparable.

De fait, l'Europe, sous les yeux de son créancier américain et, grâce au crédit qu'elle reçoit de lui, augmente, améliore et renouvelle son outillage, réforme ses méthodes de production, coordonne ses activités en vue d'un rendement supérieur. Le *potentiel* des industries mêmes qui avaient souffert de la guerre, dans les divers pays de l'Europe, est aujourd'hui beaucoup plus élevé qu'il y a dix ans. Que l'on observe la vieille Angleterre ou la jeune Italie, l'Allemagne plus que jamais soucieuse des formules de progrès ou la France reconstruite à neuf, la Belgique, la Pologne, la Tchécoslovaquie et même les États balkaniques, partout ce sont des moyens élargis et des capacités accrues. Comme l'Europe ruinée par la guerre n'a pu trouver dans son épargne détruite de quoi soutenir un tel élan d'entreprises ni payer les frais d'un tel renouvellement, il faut bien admettre que les capitaux et crédits américains, sous des formes variées, par cheminement direct ou par détour, ont introduit une sève imprévue dans l'organisme du vieux continent. Même si les premiers fruits devaient être cueillis par le créancier d'outre-mer, l'arbre demeurerait en Europe, produisant bientôt de quoi enrichir son possesseur.

D'ailleurs, l'Europe ne se borne pas à absorber les crédits américains, elle en distribue une part pour son compte et sous son contrôle.

Ainsi, malgré sa gêne présente, elle réussit à sauvegarder son prestige financier et les profits qu'il implique, vis-à-vis de clientèles qui, sans cela, lui échapperaient. L'Angleterre, notamment, grâce au vieux savoir-faire de ses banquiers, a obtenu d'étonnants résultats d'un tel procédé. Comment n'être pas étonné que cette Angleterre, dont le commerce extérieur reste dans un déséquilibre tragique et que semblent écraser les charges de son budget, tire un revenu de près de 300 millions de livres sterling des capitaux placés sous son nom à l'étranger?

Quant au paiement intégral des dettes contractées par les Alliés pendant la guerre, il ne serait possible que moyennant une croissance ininterrompue de la production et du commerce européens. Cette croissance exigerait elle-même un retour constant en Europe, sous forme de crédits privés, des sommes versées à l'Amérique. A la longue, il en résulterait un nouveau renversement de puissance, par la suprématie décisive que le progrès continu de son outillage et de son activité donnerait au débiteur.

L'impérialisme financier, à vrai dire, ne comporte une domination durable qu'à l'égard des peuples jeunes ou arriérés, encore dépourvus d'initiative propre, de science technique, d'instruments de travail et de génie créateur. Partout ailleurs, il surexcite les forces qui lui feront concurrence un jour, et rétabliront l'équilibre à son détriment. Là où il s'impose longtemps, il représente, en fait, une supériorité de civilisation, intellectuelle et morale. A égalité de valeurs humaines, il ne saurait menacer qu'à titre précaire l'indépendance d'autrui.

BELGIQUE

Une nouvelle histoire de Belgique

D'un article de M. F. Ganshof, professeur à l'université de Gand, dans le Flambeau de juillet.

Aux vitrines des libraires s'étaient depuis quelques mois les exemplaires d'un livre dont la bande verte annonce qu'il est l'*Histoire vraie de la Belgique*.

Est-ce l'auteur — le comte Adrien de Meeüs — ou l'éditeur — le directeur de la maison Plon — qui imagina ce singulier avertissement? Nous ne savons, mais l'idée n'est pas heureuse. Devant un avis de ce genre on éprouve la même impression d'insécurité qu'en présence de quelqu'un qui affirmerait son honnêteté avec trop d'insistance.

Le lancement de l'*Histoire de Belgique* du comte de Meeüs a, d'ailleurs, été accompagné d'un battage qui n'a fait qu'accroître la méfiance : calicots, couverts de lettres de feu, surmontant des camions automobiles et articles à grand fracas en première page d'un important quotidien. Bien plus; les amis de l'auteur avaient pris la précaution d'avertir les intéressés que tous ceux qui se permettraient de critiquer le chef-d'œuvre proposé à notre admiration méritaient d'être « *crossés* » d'importance.

Aussi s'est-on montré fort surpris dans certains milieux de ce que des historiens, ayant la charge de juger les travaux récents, aient osé parler du volume assez irrévérencieusement (1). On s'est indigné de ce qu'ils aient eu l'audace de révéler quelques-unes des négligences, des ignorances, des fautes de méthode, qui aboutissent à présenter le passé de la Belgique sous un aspect radicalement faux à bien des égards. Leur impertinence appelait un prompt châtiement; on railla leur incompréhension, leur mesquinerie, leur étroitesse d'esprit; on les traita — tenons-nous bien — de « *tâcherons de l'histoire* » incapables de comprendre le brillant esprit synthétique du comte Adrien de Meeüs ou encore d'« *honnêtes percherons* » indignes de lever le regard sur ce pur sang fougueux.

En réalité il doit y avoir malentendu. Trompés par un titre malheureux, nos confrères ont cru — et le public avec eux — avoir affaire à un livre d'histoire. D'où leur sévérité. Mais les intentions de l'auteur n'ont pas été, nous semble-t-il, très bien comprises : ce qu'il a voulu écrire c'est une biographie romancée, genre, on le sait, particulièrement goûté du public d'aujourd'hui. Seulement au lieu de prendre pour héros une personne physique, à l'exemple de M. Benjamin, de M. Béraud ou encore de M. Francis Carco, il a fait choix d'une personne morale : son pays, la Belgique (2).

Dès que l'on a compris cela, tout s'explique. On n'est plus heurté par les procédés de « *lancement* » du livre : ils sont d'usage pour les romans nouveaux. On n'éprouve plus de surprise devant les singularités de la méthode de l'auteur; elles sont conformes aux règles du genre.

Qu'est-ce, en effet, qu'une biographie romancée? Pas autre chose qu'une forme nouvelle du vieux roman historique, qui charma notre enfance. On suit tout le long de sa vie un personnage du passé, intéressant, pittoresque, mêlé si possible à quelque grand événement. On le replace au milieu d'hommes et de femmes, ayant effectivement vécu de son temps. Puis l'auteur laisse travailler son intelligence, son imagination, sa sensibilité pour faire revivre son personnage, pour nous mettre en présence de ses pensées, de ses sentiments, de ses actes. Il évite de trop s'écarter des quelques faits qu'un accord unanime permet de considérer comme acquis à l'histoire (3); mais dans ces limites, assez larges,

(1) M. Alfred De Ridder dans la *Revue catholique des Idées et des Faits* (4 mai 1928), le vicomte C. Terlinden dans la *Revue Générale* (15 mai 1928). Le fasc. 2 (juin 1928) du t. VII de la *Revue belge de Philologie et d'Histoire* contient également une appréciation critique de l'œuvre du comte de Meeüs, par MM. F. van Kalken et H. Laurent.

(2) Le vicomte Terlinden et M. Alfred De Ridder ont très bien discerné ce caractère « *romancé* » de l'*Histoire de Belgique*, mais ils ont néanmoins jugé le livre comme on juge un livre d'histoire.

(3) Le comte de Meeüs prend, il est vrai, quelques libertés, même avec ces faits acquis : il fait commencer (p. 26) la Guerre de Cent Ans en 1330 sous le règne de Charles IV de Valois, or Charles IV — qui n'était pas un Valois — est mort en 1328. Il s' imagine aussi que la Guerre de Cent Ans n'a pas encore pris fin en 1474 (p. 45), alors que l'on est généralement d'accord pour la considérer comme terminée en 1453.

il se permet toutes les fantaisies, il reconstruit à son gré la vie de son héros et de ses contemporains, il les fait évoluer en liberté.

Que faut-il, dès lors, dans une biographie romancée, pour expliquer un événement ou un groupe d'événements, pour en discerner les origines, pour en faire saisir l'évolution? Il suffit d'imaginer des causes vraisemblables, qui ne soient pas en contradiction avec des faits réputés certains; des causes qui paraissent conformes à la psychologie connue ou supposée des personnages mis en scène. L'histoire est plus exigeante: elle veut que l'on scrute les sources — écrits contemporains ou vestiges du passé —, elle exige que les hypothèses nécessaires à la compréhension des faits, reposent sur ces témoignages dont on aura, d'abord, apprécié la valeur.

C'est la première de ces méthodes — celle du roman — que suit le comte de Meeûs dès le début de son livre...

Le grand public aime à trouver dans un roman nouveau, l'écho de ses sympathies et de ses haines; flatter habilement ces dispositions, avec la discrétion et le naturel voulus, c'est pour l'auteur une sérieuse assurance de succès. Dans un roman historique, dans une biographie romancée, le savoir-faire consiste à transposer dans le passé ces sentiments collectifs d'aujourd'hui, à s'en servir pour éclairer, pour expliquer les événements. Cela peut se faire, d'ailleurs, de très bonne foi et presque inconsciemment.

Le livre du comte de Meeûs en présente un exemple typique. Quatre années vécues en commun, d'une guerre atroce, avec ses ruines, ses deuils, ses périls et ses gloires ont suffi pour créer entre la France et la Belgique des liens de reconnaissance et d'affection réciproques, profondément ancrés dans la conscience de nos deux peuples. C'est assez pour que le comte de Meeûs accueille sans contrôle ce qu'un discours tout à fait superficiel prononcé par M. Lacour-Gayet à l'Institut et un livre insuffisant du comte Corti et du baron Buffin lui ont appris sur nos relations avec la France au XIX^e siècle et pour qu'il s'imaginer que les dispositions de ce pays vis-à-vis de notre indépendance ont toujours été ce qu'elles sont de nos jours. Un historien eût cherché plus loin, il aurait lu sérieusement les travaux du chanoine De Lannoy, du baron Beyens, de MM. De Ridder, Huisman, Hymans et Alfred Stern (1); il aurait parcouru les recueils de sources, qui ne manquent pas, et il eût sans doute reconstitué un ensemble de faits plus proche de la vérité.

La biographie romancée s'accommode de relations plus lointaines avec la vérité. Aussi ne reprocherons-nous pas au comte de Meeûs d'avoir fait de Louis-Philippe, de ses ministres et de Talleyrand, ambassadeur à Londres, les hommes à qui la Belgique doit et la reconnaissance de son indépendance et sa neutralité; alors qu'il est avéré que le roi, son gouvernement et son représentant auprès de la cour de St-James poursuivaient l'annexion totale ou partielle de la Belgique à la France ou l'établissement d'une espèce de protectorat français sur notre pays. Nous ne ferons pas non plus grief à l'auteur, d'avoir présenté d'imaginaires intrigues de Léopold I^{er} — qui aurait même déterminé la Prusse à mobiliser sur le Rhin au lendemain de Solferino! — comme la cause de toutes nos difficultés avec le Second Empire; quand il ne paraît plus sérieusement contestable aujourd'hui que Napoléon III, pendant tout son règne, cherchait à réunir la Belgique à la France. Mais on fera bien toutefois, en lisant ces pages, surtout à l'étranger, de ne jamais oublier que le comte de Meeûs n'entendait pas, croyons-nous, faire vraiment de l'histoire.

Si néanmoins nous nous étions trompés sur ce point, si le comte de Meeûs avait réellement voulu faire œuvre d'historien, son cas serait très grave. Les quelques passages que nous avons analysés suffiraient alors à juger de la légèreté de l'auteur, de son ignorance des méthodes de recherches, de son manque de conscience scientifique; il n'est, d'ailleurs, guère de pages dans ce volume où l'on ne puisse relever quelque erreur, parfois vénielle, trop souvent considérable. MM. De Ridder et Terlinden en ont signalé plusieurs: il serait fastidieux de multiplier les exemples.

Nous ne croyons pas cependant nous être trompés. C'est bien un roman qu'a entendu écrire le comte de Meeûs: roman solidement

charpenté, ma foi, avec des personnages intéressants, dessinés nettement, doués d'une psychologie dont l'auteur aime à révéler le mécanisme: roman bien écrit, d'une plume alerte, d'une langue volontairement dépourvue, précise, correcte. Mais pourquoi, fichtre! la maison Plon n'a-t-elle pas placé cette *Histoire de Belgique* dans sa collection du *Roman des Grandes Existences*? Elle lui eût fait le plus grand honneur.

ITALIE

Merveilles d'action catholique sous le regard et la bénédiction de Sa Sainteté

Trois congrès d'Action catholique féminine tenus simultanément à Rome dans la ferveur de l'été. Le congrès des dames catholiques, celui des étudiantes et celui de l'immense Association Catholique des jeunes filles. C'est ce dernier qui avait le plus d'ampleur. Il est vrai que l'Association fêtait son X^e anniversaire. Et la vérité nous oblige d'ajouter qu'elle est la plus florissante de toutes les associations d'Action catholique italiennes, ce qui n'est pas peu dire. La plus florissante et la plus jeune. La Jeunesse masculine d'Action catholique a fêté son I^{er} anniversaire à l'époque même où naissait la *Gioventù femminile cattolica*. Et le président de l'Association sexagenaire et toujours pleine de vigueur et de vie est venu proclamer, devant les dix mille congressistes de la jeune Association féminine, qu'il leur apportait la palme de la victoire au nom de ses trois à quatre cent mille compagnons.

Ce discours du président de la Jeunesse catholique italienne a dû être un des beaux moments de ce Congrès de jeunes filles. Car nous ne pensons pas avoir entendu dans aucun pays et dans aucune langue un orateur dont les vibrations d'âme soient aussi communicatives que celles de ce jeune avocat Corsanego, chef d'une armée de près de quatre cent mille jeunes gens.

M^{lle} Barelli, la fondatrice et la présidente de la Jeunesse féminine, commande, elle, à plus d'un demi-million de jeunes filles. Si son éloquence, qui n'est pas commune, ne peut tout de même rivaliser avec celle de son collègue, le président Corsanego, il faut lui reconnaître le don, le génie de l'organisation à un degré absolument exceptionnel. Elle en a donné la preuve non seulement dans la création prodigieuse de sa formidable association, mais aussi dans la gestion des finances de l'Université catholique de Milan, dont elle est la trésorière depuis les origines, c'est-à-dire durant la période, non encore terminée, de rapide ascension et de développement qualifié par certains de miraculeux. Une demi-heure de conversation avec cette personne étonnante, vous donne le sentiment et comme la sensation d'avoir approché d'une intelligence et d'une volonté extraordinairement trempées. Elle est venue plusieurs fois en Belgique et a parlé à des auditoires recrutés parmi les dirigeantes de nos œuvres féminines catholiques. Nous souhaiterions qu'on la mit un jour en présence d'un public plus large et d'une assemblée plus nombreuse.

Présidente de l'Association Catholique de Jeunesse féminine en même temps que trésorière de l'Université catholique, elle a utilisé ses groupes de jeunes filles pour l'organisation de la Journée universitaire, qui attire chaque année, l'attention des catholiques italiens et, en somme, de tout le peuple sur l'importance et sur la mission de l'Université du Sacré-Cœur ainsi que sur l'obligation de la soutenir et de l'aider. Toutes les organisations italiennes d'Action catholique s'emploient à faire réussir cette Journée universitaire dont le succès grandit par bonds formidables d'année en année, mais aucune n'y apporte plus de ferveur et de ténacité que les légions de M^{lle} Barelli. Dans le rapport général sur l'activité de l'Association les sommes ont été citées qui furent recueillies pour l'Université, comme aussi pour les Missions. Ces sommes se chiffrent par millions. A un moment, le rapport de ces œuvres de Jeunes filles ressemblait à s'y méprendre à une reddition de comptes d'un administrateur de banque.

Mais ces chiffres ne sont pas de loin les plus intéressants du rapport dont nous avons le résumé sous les yeux. L'Action catholique ne consiste pas essentiellement ni principalement à recueillir de l'argent pour l'apostolat des autres, elle est elle-même avant tout apostolat. Apostolat concerté, convergent, collectif. Un bel exemple de cet apostolat est l'immense mouvement suscité par la Jeunesse féminine italienne pour la culture religieuse et litur-

(1) A vrai dire la lecture des ouvrages de M. Stern eût exigé de la part de l'auteur, une sérieuse connaissance de l'allemand; existe-t-elle chez le comte de Meeûs? On peut en douter à la lecture de sa bibliographie. Signalons, par ailleurs, que sa science du latin, en tout cas, présente d'inquiétantes lacunes. P. 30, il traduit *Tu, felix Austria, nubi!* par « Toi, heureuse Autriche, tu te maries! »

gigue. Un grand concours fut promulgué auquel participèrent plus de la moitié des Cercles de l'Association. Après les éliminatoires diocésaines et régionales, il restait dix-huit concurrentes de chacune des quatre catégories (dirigeantes, membres de l'Association, aspirantes, benjamines) entre lesquelles devaient être disputées les quatre récompenses suprêmes, à Rome, à l'occasion du Congrès, devant quatre jurys dont chacun était présidé par un cardinal de la sainte Eglise. Le Saint-Père voulut remettre lui-même les récompenses aux lauréates au cours de l'audience accordée à toutes les congressistes. Pour la préparation de ces innombrables concours aboutissant à la compétition finale et glorieuse dont nous venons de parler, l'Association édita une sorte de catéchisme, dont il s'écoula plus de cent-vingt mille exemplaires. Voilà sans contredit une campagne qui a donné d'immenses résultats de lumière et de vie catholiques.

A l'audience du Saint-Père, participèrent les dix mille congressistes en voiles blancs. La cour Saint-Damase était toute couverte de cette neige ou de ces pétales printaniers.

Une fois de plus, en lisant le récit des scènes d'enthousiasme auxquelles donna lieu cette audience, nous nous sommes dit que vraiment il n'y a au monde absolument aucune autorité ni aucun prestige qui prenne les âmes aussi puissamment et aussi profondément que la parole et l'action du Pape. Son apparition soulève des manifestations interminables de ferveur et d'enthousiasme. Et l'on sent que tous ces gestes et tous ces cris jaillissent des profondeurs de l'âme. Rien qui ressemble moins à une mode, à un entraînement. Sa parole est écoutée religieusement, comme la parole du Christ, comme la parole de Dieu. Et cependant l'auditoire n'est pas contraint. Il jouit de la liberté des enfants dans la maison paternelle. Après avoir parlé un long moment, le Saint-Père dit aux jeunes filles italiennes, que, de leur apostolat, un faisceau de gloire jaillissait pour l'Association. Ou plutôt, se reprit-il, pour Dieu. A Lui seul, l'honneur et la gloire. Tel est le sentiment que doivent éprouver les apôtres. Et il en résulte des conséquences très importantes que nous devons cependant, ajoute l'auguste orateur, nous abstenir de vous expliquer ou même de vous énumérer, car vous devez être très lasses au soir d'une journée de congrès si bien remplie. Une clameur spontanée s'éleva simultanément de toute cette foule : « Non, non ! » Et Sa Sainteté prolongea son discours.

Les discours de Pie XI sont tous remarquables de cordialité et d'originalité. Nous y voyons la marque d'une activité intellectuelle et spirituelle absolument surprenante. Que tant de discours à des auditoires et sur des sujets si semblables ne blasent pas celui qui les prononce, mais qu'on y trouve toujours cette fraîcheur de source qui charme et qui captive, tel est bien le signe d'une âme étonnamment vivante et aimante. Et telle est bien l'impression que l'on éprouve même en lisant les félicitations de Sa Sainteté à l'Association catholique de la Jeunesse féminine pour les chiffres considérables dont son rapport d'activité est émaillé abondamment. La véritable poésie des nombres, s'écrie notre Saint-Père, la voilà ! De la même fraîcheur sont les félicitations qu'il distribue de la main droite et de la main gauche aux lauréates, petites et grandes, aux organisatrices du Congrès et aux dirigeantes de l'Association, de même que le commentaire des particularités les plus saillantes de ces magnifiques assises d'Action catholique, notamment la présence des miraculeuses de Lourdes appartenant ou ayant appartenu à l'Association. Ah ! les miracles de Notre-Dame opérés en faveur de votre Association, s'est écrié le Pape, les miracles que l'on constate et ceux que l'on ne voit pas, ces derniers sont les plus nombreux, les plus précieux, les plus salutaires, les plus glorieux pour la puissance et la bonté divines.

Un hommage tout spécial fut rendu par les congressistes à Notre-Dame de Lourdes et nous voulons terminer notre relation nécessairement et volontairement incomplète en la relatant brièvement. Après l'audience pontificale, une immense procession s'achemina à travers les jardins du Vatican vers la grotte édifiée par Léon XIII en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. Blanche théorie, vision virginale, encens des parfums et des cantiques ! A la grotte, une promesse fut lue au nom de l'Association pendant qu'au milieu des ex-voto, un cœur d'or était suspendu portant l'inscription suivante : « De Vous, ô Marie, dix ans de grâces ; par Vous, nos cœurs à Dieu. La *Gioventu femminile cattolica italiana*. 1918-1928. » Mais avant de venir à la grotte, une sorte de répétition de la promesse avait été faite en présence du Saint-Père, à la fin de l'audience. Et ici, nous devons nous contenter de traduire.

Le dialogue que nous transcrivons provoque une poignante émotion.

LA PRÉSIDENTE. — La *Gioventu femminile cattolica italiana* choisit pour son modèle la Vierge, pour sa défense le rosaire. Confiant en ce nom et forte de cette arme, elle promet d'être, comme le veut Sa Sainteté : eucharistiquement pieuse, angéliquement pure, apostoliquement active.

LES CONGRESSISTES. — Au nom de Marie, nous le promettons.

LA PRÉSIDENTE. — Elle promet fidélité loyale à l'Eglise du Christ et à son Vicaire.

TOUTES. — Au nom de Marie, fidélité à l'Eglise.

LA PRÉSIDENTE. — Elle promet d'être pure comme le lys.

TOUTES. — Au nom de Marie, pureté et blancheur liliées.

LA PRÉSIDENTE. — Elle promet d'être digne dans ses vêtements et de combattre la mode impudique qui déshonore la femme.

TOUTES. — Au nom de Marie, guerre à la mode impudique.

LA PRÉSIDENTE. — Elles promettent une vie intégralement catholique.

TOUTES. — Au nom de Marie et par le rosaire de Marie. Ainsi soit-il.

LOUIS PICARD.

POUR VOS PÈLERINAGES A

Lourdes : 23 août, 4 et 18 septembre, etc...

Lisieux : 19 et 29 août, etc...

Limpas, Loyola : 20 août et 11 septembre.

Jerusalem : le « NATIONAL BELGE », 21 août

ET VOS VOYAGES A L'ÉTRANGER

Voyages de Noces - Voyages particuliers - Excursions accompagnées

Demandez programmes et renseignements gratuits à M. CAUCHIE Directeur de

« LES GRANDS PÈLERINAGES »

23, avenue du Mont-Kemmel, BRUXELLES Tél. 458,31



Michel Swartenbroeckx

Agent de change agréé

35, rue de la Loi, 35, BRUXELLES (Q.-L.)

TOUS ORDRES DE BOURSE

TERME & COMPTANT

Téléphones : 392.70 et 71